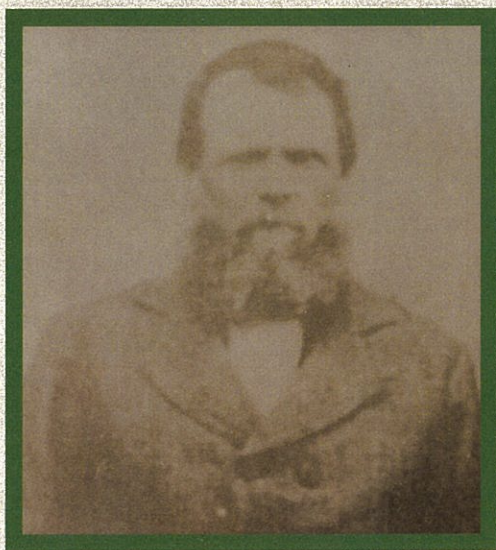


# LE DÉSTIN DE JOS



DE  
*Ghislaine Gervais*

É DE GÉNÉALOGIE ET D'HISTOIRE  
RÉGION DE THETFORD MINES

C848  
G3849d  
Ex. B

C848  
E3849d  
Ex.B

054099

## **Le destin de Jos**

**Ghislaine Gervais**

**Société de généalogie et d'histoire  
de la région de Thetford Mines**

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Gervais, Ghislaine, 1949-

Le destin de Jos

ISBN 978-2-921320-37-5

1. Fecteau, Joseph, 1822-1889 - Romans, nouvelles, etc. I. Société de généalogie et d'histoire de la région de Thetford Mines. II. Titre.

PS8613.E783D47 2010

C843'.6

C2010-942471-9

PS9613.E783D47 2010

Publié par :

Société de généalogie et d'histoire de la région de Thetford Mines

671, boulevard Frontenac Ouest

Thetford Mines (Québec) G6G 1N1

Tel : (418) 338-8591 poste 231

Fax : (418) 338-3498 a/s « Société de généalogie »

Courriel : [sghrtm@cegepth.qc.ca](mailto:sghrtm@cegepth.qc.ca)

Page couverture : Joseph Fecteau

Source : Centre d'archives de la région de Thetford

Fonds Galerie de nos ancêtres de l'or blanc

Imprimé sur les presses du Cégep de Thetford

Droit d'auteur ©2010

ISBN : 978-2-921320-37-5

Dépôt légal :

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

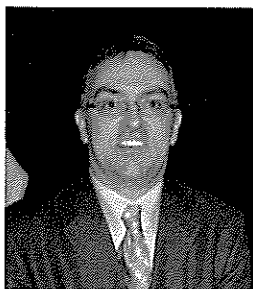
Droits d'auteur et droits de reproduction

Toutes les demandes de reproduction doivent être acheminées à :

Copibec (reproduction papier) (514) 288-1664 ou (800) 717-2022

[licences@copibec.qc.ca](mailto:licences@copibec.qc.ca)

## Mot du président



La Société de généalogie et d'histoire de la région de Thetford Mines est fière de s'associer à la publication du volume « Le destin de Jos ».

Joseph Fecteau est reconnu comme l'un des découvreurs de l'amiante. À travers ce roman ponctué de faits historiques, vous en connaîtrez un peu plus sur l'histoire de cet homme. La découverte de l'amiante ne lui a rien rapporté si ce n'est que d'être reconnu post mortem, l'un des découvreurs de l'amiante.

Ghislaine Gervais n'en est pas à sa première publication au sein de notre Société. Madame Gervais est active au sein de la Société de généalogie et d'histoire de la région de Thetford depuis 1989. Elle est l'auteure des volumes « Historique du Vieux Saint-Maurice 1906 - 1969 », « Historique des rues de Thetford Mines 1892 - 2001 » et co-auteure du volume « Au-delà de l'amiante ». De plus, elle a participé à la réalisation de nombreux répertoires et à l'écriture de plusieurs revues Le Bercaill.

Elle est actuellement la directrice générale de SGHRTM.

Bon succès!

Dany Tanguay, GRA

## **Mot de l'auteur**

C'est avec un immense plaisir que je vous offre cette publication. Né en 1822 et décédé en 1889, Joseph Fecteau fut un homme simple qui vécut toute sa vie sur sa terre en s'occupant de sa famille. Sa découverte du chrysotile profita davantage aux autres qu'à lui-même. Il n'a d'ailleurs jamais travaillé à la mine. Originaire de Sainte-Marie, ce beauceron méritait que l'on s'y attarde. Devenu un découvreur post mortem, peu de gens le connaisse.

Dans ce récit plusieurs personnages (grands-parents, parents, enfants, petits-enfants...) sont réels. Par contre, d'autres personnages sont inventés. Plusieurs événements sont réels (baptêmes, mariages, sépultures, recensements, incendie...) mais d'autres sont issus directement de mon imagination.

Par ce volume, j'ai voulu retracer la vie de Jos Fecteau à travers ses joies et ses peines, sa famille et celle de son épouse, à travers le travail accompli et les lieux qu'il a traversés.

Ce livre se veut également un hommage à tous ces ancêtres qui par leur vie nous ont légué des racines tellement profondes qu'elles ont implanté en nous un sentiment d'appartenance et de fierté.

Je vous souhaite une bonne lecture,

Ghislaine Gervais

## Le destin de Jos !

Cette nuit-là, l'une après l'autre, les éclairs inondaient la chambre d'une lueur dorée pendant que le tonnerre y faisait trembler les murs. La pluie dansait le cotillon sur le toit de la maison et s'amusait à tambouriner sur toutes les fenêtres. Augustin s'éveilla en sursaut en entendant les gémissements de sa Marie-Josephte.

« Ça va pas ? »

« Le bébé s'en vient » lui répondit-elle le souffle coupé.

À ces mots, Augustin saute en bas du lit, s'habille et se précipite dans l'escalier menant au deuxième étage pour réveiller son aînée.

« Marie, réveille-toi et va t'occuper de ta mère, je vais chercher la voisine et la sage-femme ».

Il redescendit aussitôt, enfila ses bottes et son manteau, ajusta sa vieille casquette brune et se rendit à la course jusqu'à l'écurie. Il n'avait pas fait la moitié du chemin qu'il était déjà tout trempé. Il s'approcha de Prince et essaya de lui parler tout en douceur. Le cheval comprit aux gestes saccadés de son maître qu'il y avait urgence. Il hennit, se cabra un peu pour lui faire comprendre qu'il détestait l'orage, que les éclairs et le tonnerre le terrorisaient et qu'il avait besoin d'être rassuré. Augustin comprit ce qui se passait et expliqua à Prince ce qu'il attendait de lui, tout en lui caressant le museau. Le cheval se calma et se laissa atteler à la charrette. En sortant de l'écurie, le maître et l'animal ne firent plus qu'un et affrontèrent ensemble les intempéries de cette fameuse nuit de novembre 1822.

En cours de route, Augustin s'arrêta un instant chez son voisin « Charles Poulin » et tambourina à la porte. En peu de temps, une image informe se dirigea vers lui à la lueur d'une chandelle. Un regard à travers le rideau de dentelle et la porte s'ouvrit aussitôt. Augustin entra et de sa voix profonde expliqua à sa voisine le but de sa visite tardive.

« Bonjour Mme Poulin, Marie-Josephte est dans ses douleurs. Je vais chercher la sage-femme. Ma fille Marie est auprès de sa mère, pourriez-vous... ».

Augustin n'eut pas le temps de terminer sa phrase que sa voisine lui répondit qu'elle s'occupait de tout. Il reprit la route confiant, sachant que toute sa maisonnée serait entre bonnes mains. Même si la pluie rendait le chemin de terre très boueux, Prince passa du trot au galop, se laissant guider par son maître.

Mme Poulin retourna à sa chambre et s'habilla prestement. Son mari se leva lentement en écoutant les explications de sa femme. Pendant qu'il se rendait atteler sa jument, Marie-Rose déposait dans un panier, une fesse de pain, une tourte à la viande, des cretons et un pot de mélasse. Au dernier moment, elle y ajouta une tarte aux pommes cuite la veille. Jetant un rapide coup d'œil par la fenêtre, elle vit une lueur s'approcher de la maison. Elle enfila aussitôt son manteau de laine, noua son châle sur sa tête puis sortit précipitamment de la maison, armée de son panier à provisions. Elle grimpa dans le cabriolet, houspillant son homme de se dépêcher.

« Si ça de l'allure de réveiller des honnêtes gens en pleine nuit par un temps pareil, ponce pilate ! ».

« T'étais bien content de voir Marie-Josephite lors de la naissance des jumeaux. »

« Au moins toé, t'as attendu en plein jour, pis y faisait beau. »

« Voyons donc, réfléchis mon vieux, c'est pas les femmes qui décident à quel moment le bébé va arriver. »

Charles Poulin se réfugia dans le silence sachant fort bien qu'il n'aurait pas le dernier mot à ce sujet. Même s'il ronchonnait souvent, Marie-Rose connaissait bien son homme et savait qu'il avait un grand cœur.

Chez les Fecteau, Marie descendit l'escalier à la hâte et entra sur la pointe des pieds dans la chambre de ses parents. Elle se figea sur place en voyant geindre sa mère dans le grand lit.

« Va chauffer le poêle et met de l'eau à bouillir » lui demanda sa mère avant de grimacer à nouveau.

Sans répondre, Marie se précipita à la cuisine, mit du petit bois sur les tisons ardents et attendit l'étincelle qui lui confirmait sa réussite.

Puis, elle y ajouta deux bûches d'érable bien sèches. Le feu crépita aussitôt et une douce chaleur envahit progressivement la cuisine. La bouilloire de fonte étant beaucoup trop lourde pour elle, Marie se servit d'une tasse pour la remplir d'eau. Puis, elle sortit le chaudron à ragoût de sa mère et se dépêcha de le remplir à son tour. Toujours à la course, elle retourna dans la chambre de sa mère.

Entre deux grimaces, Marie-Josephite lui demanda de lui apporter le vieux tapis tressé, le grand bol à main et la boîte en fer blanc. Aussitôt demandé, aussitôt arrivé. En passant devant la petite statue de la Vierge, Marie y alluma un cierge, fit une courte prière et vint déposer un linge mouillé sur le front en sueur de sa mère. Celle-ci tenait les barreaux de sa tête de lit à deux mains en gémissant faiblement.

« Sors la layette du bébé et dépose-la sur la table de la cuisine. Mets-y également les linges propres et apporte-moi le cru... » le dernier mot mourut dans sa gorge. Marie quitta la chambre et disposa les effets sur la table. Des larmes silencieuses coulaient le long de ses joues. Deux petits coups discrets à la porte de derrière l'avertit de l'arrivée de la voisine.

« Bonjour Marie, ne pleure pas ma belle, tout va bien je suis là maintenant. Va mettre tes chaussons et refait ta tresse. Je vais avoir besoin de toi ma grande. »

Marie essuya ses larmes et grimpa les marches menant à sa chambre. Marie-Rose vérifia le poêle et constata avec le sourire que l'eau chauffait et que les langes du bébé étaient prêtes. Elle se lava les mains, mit son tablier et se dirigea vers la chambre de sa voisine.

« Bonjour Marie-Josephite, depuis quand as-tu tes douleurs ? »

« Je suis contente que tu sois là Marie-Rose. Depuis une heure, j'ai de grosses contractions. »

« Je vais installer ton tapis de naissance, quand la douleur faiblira, dis-le moi. »

Marie-Rose aida sa voisine à se tourner, installa le tapis, ajusta les deux oreillers et déposa sur le petit bureau le contenu de la boîte en fer blanc. Elle retourna à la cuisine et vit que la petite Marie l'attendait avec anxiété.



« Surveille le retour de ton père par la fenêtre et surtout ne laisse pas le poêle s'éteindre. »

Marie s'installa dans la berceuse de son père et scruta les ténèbres de la nuit. De temps à autre, les gémissements de sa mère la faisaient sursauter. Après une attente interminable, elle vit soudain une lueur jaunâtre qui s'approchait de la maison. Sans parler, la sage-femme ouvrit la porte et se dirigea rapidement vers le lieu des gémissements.

« Bonjour M<sup>me</sup> Poulin, depuis quand le travail est-il commencé ? »  
« Depuis trois bonnes heures et les contractions sont très fortes. »  
La sage-femme se lava les mains puis examina le jeune mère.

« Tout va bien M<sup>me</sup> Fecteau, le bébé se présente bien, dans un petit moment il va montrer le bout de son nez. Respirez bien. »

Marie-Rose sortit une languette de cuir de la poche de son tablier et l'inséra dans la bouche de sa voisine.

« Tiens, mords là dedans, ça va t'aider. »

« Allez M<sup>me</sup> Fecteau, c'est le temps de pousser. Prenez une grande respiration et poussez, poussez. Encore une fois, respirez et poussez, poussez. »

Lors de cette dernière poussée, le bébé fit son entrée dans le monde. La paroisse Sainte-Marie de Beauce comptait une âme de plus. La sage femme s'empessa de dérouler le cordon autour du cou de l'enfant, puis le prenant par les pieds, elle lui tapota légèrement les fesses. Ce dernier n'appréciant pas du tout ce geste, se mit aussitôt à hurler au grand bonheur des trois femmes présentes dans la chambre.

« C'est un beau garçon d'environ huit livres M<sup>me</sup> Fecteau. De plus, il est né coiffé, ça lui portera chance. »

La sage femme coupa le cordon et déposa le bébé dans les bras de M<sup>me</sup> Poulin lui demandant d'aller lui faire sa toilette. Pendant que cette dernière quittait la chambre, elle s'occupa de la nouvelle maman.

« Marie, viens voir, tu as un autre petite frère. Viens m'aider à le laver. »

La fillette s'approcha et vit un petit paquet rouge tout fripé qui pleurait à lui crever les tympans. Il était si petit et criait si fort, Marie ne savait pas trop quoi faire. Avec l'aide de la voisine, elle lava son petit frère et l'emballa dans des langes propres.

M<sup>me</sup> Poulin fit asseoir Marie dans la berceuse et déposa le bébé dans ses bras en lui recommandant de lui chanter une berceuse. Rapidement, elle retourna auprès de la sage femme pour l'aider à faire la toilette de la jeune accouchée.

À la cuisine, Marie entonna doucement la seule berceuse qu'elle connaissait et la chanta de sa voix douce à répétition jusqu'au retour de la voisine. Le bébé qui s'était calmé n'apprécia pas de se faire trimbaler à nouveau et le<sup>i</sup> hurla à pleins poumons. Dès que M<sup>me</sup> Poulin le présenta à Marie-Josephte, celle-ci lui donna le sein et le petit commença à téter goulûment. La sage-femme termina de tout ranger et se rendit à la cuisine suivie de M<sup>me</sup> Poulin. Les deux femmes firent disparaître rapidement les linges souillés.

« Bonjour Marie, tu es une grande fille maintenant, je te félicite car tu as beaucoup aidé ta maman. Dis-moi où se trouve le thé ? »

La fillette lui présenta aussitôt la boîte de thé, la sage femme prit une tasse y mit quelques feuilles et y versa l'eau bouillante.

« Merci ma belle. Où est ton père ? »

« Il n'est pas rentré Madame. Je l'ai vu aller à la grange par la fenêtre. »

« C'est bien, j'irai le chercher tout à l'heure. Toi, tu va aller voir ta maman puis retourner te coucher car la nuit n'est pas terminée. »

« Bonne nuit Madame ». Sur ces mots, Marie se dirigea vers la chambre de sa mère. En entrant, elle la vit qui lui souriait. Le temps d'un câlin et Marie grimpa l'escalier menant à sa chambre. Elle prit du temps à se rendormir, la tête encore pleine d'images de cette nouvelle naissance.

Augustin n'avait pas mis les pieds dans la maison sachant pertinemment que les femmes l'enverraient à l'extérieur. Il s'était plutôt dirigé vers l'écurie afin d'y bouchonner son cheval, puis vers la grange pour y faire un peu de rangement. Le travail l'empêchait de trop penser à sa femme et de se faire du *mouron* pour elle. Puis, voyant les lueurs de l'aube se pointer à l'horizon, il décida de traire

ses vaches même s'il était un peu en avance sur son horaire. Il terminait de transvider le lait dans le bidon lorsque la sage femme lui mit la main sur l'épaule.

« Monsieur Fecteau, vous avez un beau gros garçon tout neuf. Toutes mes félicitations. »

« Et ma femme, comment va-t-elle ? »

« La dernière fois que je l'ai vue, elle souriait en donnant le sein à l'enfant. »

« Combien je vous dois pour ça ? »

« Que diriez-vous d'une corde de bois adossée au mur de ma grange ? »

« Je vous répondrais que ça me va parfaitement, vous l'aurez dans les prochains jours. »

« Parfait, je vais jeter un dernier coup d'œil à la mère et à l'enfant pendant que vous attalez. »

Tout ragaillardi, Augustin s'empressa d'atteler Prince. Laissant une fois de plus sa maisonnée aux soins de M<sup>me</sup> Poulin, il s'empressa d'aller reconduire la sage femme chez elle. Il avait le cœur léger, tout heureux d'être père encore une fois et surtout que sa Marie-Josephite aille bien. Au retour, il laissa Prince et la charrette près de la galerie arrière et entra chez lui.

« Bonjour Monsieur Fecteau, toutes mes félicitations pour votre magnifique garçon. »

« Merci M<sup>me</sup> Poulin, je peux voir Marie- Josephte ? »

« Bien sûr allez-y pendant que je vous prépare votre déjeuner. »

C'est avec un grand respect et surtout beaucoup d'émotion qu'Augustin pénétra dans la chambre. Marie-Josephite l'accueillit avec le sourire.

« Regarde comme il est beau. »

Augustin embrassa tendrement sa femme sur le front et regarda l'enfant.

« Oui, il est très beau. Comment vas-tu ? »

« Bien, Marie-Rose s'occupe très bien de moi. »

« Repose-toi pendant que le petit dort. Je vais déjeuner puis j'irai avertir M. le Curé et j'irai chercher ta sœur pour les relevailles. D'ici là, M<sup>me</sup> Poulin va s'occuper des enfants. »

« N'oublie pas d'avertir Jos Feilteau et Archange Jacques pour le compérage. »

« J'oublierai rien, repose-toi. »

Sur ces mots, Augustin sortit de la chambre et se rendit à la cuisine où la voisine l'attendait avec un copieux déjeuner. Il mangea avec appétit en écoutant d'une oreille distraite les bavardages de sa voisine. Puis, rassasié, Augustin se mit en route pour aller répandre la bonne nouvelle.

-----

Chez les Fecteau, la maison était en effervescence. La routine venait d'être brisée. À leur réveil, les enfants découvrirent un tout petit bébé que les sauvages avaient apporté pendant la nuit. De plus, leur tante Judith, sœur de leur mère, les avait accueillis en riant et en chantant tout en faisant de bonnes crêpes. Marie-Joseph, soulagée de voir sa sœur s'occuper de sa marmaille, avait mangé légèrement avant de se rendormir.

Pendant que la voiture des Fecteau se dirigeait vers l'église du village, Arthémise Bolduc, qui se berçait devant sa large fenêtre de cuisine, dit à son mari « Tiens, c'est Augustin Fecteau qui fait baptiser encore une fois ! C'est Marie-Rose Poulin qui est la porteuse pis Jos et Archange sont dans les honneurs. » « Change-toi sa mère, on va faire une petite visite de circonstance. Oublie pas ton pâté. Je vais atteler » lui répondit son mari Gédéon.

Ce couple était reconnu dans la paroisse pour être les mieux renseignés sur ce qu'il s'y passait. N'ayant pas d'enfant, Arthémise s'était investie d'un devoir envers sa communauté, celui d'écrire quotidiennement son histoire. Gédéon était son fidèle rapporteur officiel. Étant charretier, il se baladait un peu partout dans la région et rapportait à sa chère épouse tout ce qu'il voyait et entendait. Arthémise rangeait ses cahiers d'écriture dans une vieille caisse de bois que son mari lui avait rapporté un jour du magasin général. Elle passait une grande partie de sa vie, assise devant sa fenêtre à surveiller le va et vient de tout le monde.

Depuis qu'Arthémise avait sauvé une famille du feu, sa cote avait remonté au village. Une nuit d'hiver, elle s'était levée pour boire et

avait aperçu de la fumée sortant du toit d'une maison. Accompagnée de son mari, elle avait donné l'alerte, permettant ainsi de sauver la famille entière. Depuis ce jour, Arthémise se faisait un devoir de veiller sur tous.

Au début de l'après-midi, à l'église paroissiale, le curé prononçait les mots solennels : « Jos, je te baptise, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, amen. »

Le bedeau sonna la cloche avec force signifiant aux paroissiens que le parrain l'avait grassement récompensé.

Jos Fecteau faisait maintenant partie de la grande famille de l'église catholique romaine. Son oncle paternel, Jos Feilteau et sa tante maternelle, Archange Jacques, épouse d'Augustin Crête, lui servirent de parrain et marraine. Marie-Rose Poulin, voisine de la famille Fecteau, était également dans les honneurs en portant l'enfant sur les fonts baptismaux. Complètement indifférent à tout ce qui se passait, Jos dormait paisiblement, bien au chaud dans sa robe baptismale. Oh! Il avait bien grimacé lorsque le prêtre lui avait versé l'eau sur le front, mais c'était chose du passé.

Cette journée-là, de nombreux visiteurs vinrent admirer le bébé et féliciter les heureux parents. Judith avait préparé un repas digne du temps des fêtes et Augustin avait sorti sa boisson forte qu'il gardait pour les grandes occasions. Le parrain, fier d'avoir transmis son prénom à l'enfant et d'être ainsi dans les honneurs, remit discrètement une enveloppe à Augustin. « C'est pour le petit quand y sera plus vieux » lui dit-il. Augustin s'empressa de remettre l'enveloppe à son épouse après avoir remercié son frère. Archange, fière d'être la marraine, ne quittait pas son filleul du regard. Elle le berçait, le cajolait lui chantonnant une vieille berceuse et ne rendait le petit à sa mère que pour le nourrir.

Dans sa chambre, Marie- Josephte prit sa bible et comme pour tous les autres, elle y inscrivit le prénom de Jos, suivi de sa date de naissance, le 12 novembre 1822. Elle récita une courte prière afin de remercier la Vierge Marie de l'avoir protégée pendant l'accouchement et lui demanda de veiller sur toute sa famille.

Jos était le septième de ses enfants. Avant lui, il y avait : Marie-Joséphine 1811, Marie-Louise 1813, Augustin 1815 et Jean 1820. Puis, des larmes silencieuses coulèrent le long des joues de la mère en pensant à ses deux petits anges, Bernard décédé à l'âge de 7 mois et Augustin décédé à l'âge de 10 mois.

Sur la page précédente, on pouvait y lire : Augustin Fecteau, fils de Jean-Baptiste Feilteau et Marie-Anne Lebrun, Marie-Josephte Jacques, fille de Charles Jacques et Marie-Josephte Bisson, mariés le 24 octobre 1809, à l'église Sainte-Marie de Beauce. Sa grand-mère maternelle, Marie-Josephte Belleau dit Larose, dont elle portait fièrement le prénom, lui avait donné cette bible le jour de ses noces en lui expliquant l'importance de poursuivre la tradition. À partir de ce jour, sur les feuillets réservés à cet effet, elle y inscrivait tous les éléments importants de sa vie. De plus, elle comptait bien poursuivre cette tradition lors du mariage de ses enfants.

Pour l'instant, la famille Fecteau ne pensait qu'à fêter l'arrivée du petit Jos dans la famille. Le reste de la journée s'écoula rapidement toute en festivités. Une première page dans la vie de ce petit être venait de s'écrire.

---

Les années passèrent et trois autres enfants vinrent agrandir la famille Fecteau : Basilisse 1824, Thomas 1828 et François 1832. Cependant, Marie-Josephte avait perdu un autre de ses enfants, le deuxième petit Augustin âgé de 10 ans.

Pour sa part, Jos avait surmonté avec facilité les petites maladies de l'enfance. Alors âgé de 8 ans, le temps de l'insouciance était terminé et l'enfant devait maintenant contribuer à la subsistance de la famille. Jos suivait son père pas à pas, apprenant rapidement en quoi consistait le travail de la ferme. Celui-ci adoptait le rythme des saisons et la routine favorisait l'apprentissage du gamin.

Jos adorait ses premières fois. Quelle fierté, la première fois qu'il a trait sa première vache. Quelle fierté, la première fois que son père lui mit les cordeaux de la charrette entre les mains. Quelle fierté, lorsqu'on lui réserva la corvée de bois. Jos aimait la terre et le travail

de la ferme. Ce que pour les autres était des corvées, pour lui, c'était le bonheur. Il était un petit garçon timide, qui parlait peu et qui se sentait bien avec la solitude.

L'année 1831 marqua vivement le petit Jos car la mort vint visiter par deux fois la famille Fecteau. Au printemps, sa grand-mère paternelle, Marie-Anne Lebrun, décédait le 24 mars à l'âge de 78 ans. Puis, le 8 mai suivant, son grand-père paternel, Jean-Baptiste Feilteau, décédait à l'âge de 81 ans. Jos s'était rendu chez ses grands-parents avec le reste de la famille. Très intimidé, il s'était approché du cercueil exposé dans le salon et avait dit une prière pour chacun d'eux. Ces grands-parents semblaient dormir paisiblement et Jos s'était dit qu'après tout ce n'était pas si terrible de mourir. Il avait suivi la famille à l'église puis au cimetière. Là, ce grand trou dans la terre vers laquelle s'acheminait la tombe, le dérangeait un peu plus. Il se posait bien des questions mais n'osait pas en parler.

Allant sur ses neuf ans, Jos était en âge de comprendre ce qui se passait. Trois ans plus tard, c'est son petit frère François qui décédait à l'âge de deux ans et demi. Alors âgé de 12 ans, Jos avait aidé son père à fabriquer la petite tombe en bois de pin. Ce qui l'avait le plus marqué lors de cet événement, c'était la peine immense de sa mère. Très sensible, il avait beaucoup de difficulté à gérer ses sentiments. Il avait appris de son père et de son frère aîné qu'un homme, ça ne pleure pas et qu'en toute occasion, ça doit rester fort. Donc, il gardait tout à l'intérieur. Une fois de plus, Jos était de retour au cimetière. Ce mystère de la mort l'impressionnait beaucoup.

Il comprit ce jour-là, que la mort n'était pas seulement pour les vieilles personnes car elle venait d'emporter son petit frère. Jos ne savait pas comment on pouvait éviter la mort, ni quoi faire pour s'en tenir loin. Il se rappela les paroles de sa mère « Tu es chanceux Jos, tu es robuste et tu as une bonne santé. Remercie Dieu pour ça ». Donc pour Jos, Dieu donnait la santé et par le fait même c'est lui qui donnait la mort. Dans sa tête d'enfant, il venait de résoudre ce grand mystère. Cependant, d'autres questions le tiraillaient. S'il faut remercier Dieu pour la santé, faut-il le remercier pour la mort? Comment Dieu choisit la personne à qui il donnera la santé ou la mort? Pris dans ses réflexions, c'est la main de son père sur son épaule qui le ramena à la réalité.

Quelques années de dur labeur transformèrent Jos du gamin qu'il était, en adolescent robuste. Imitant toujours son père, il avait pris l'habitude de fumer la pipe sur la galerie arrière de la maison. C'est son grand-père maternel, Charles Jacques, qui avait décidé lors de sa dernière visite que Jos était en âge de fumer et lui avait remis une magnifique pipe de plâtre ainsi qu'une blague à tabac fabriquée à partir d'une vessie de cochon. Charles avait expliqué à son petit-fils que cette pipe serait une amie fidèle tout au long de sa vie, qu'elle lui apporterait un réconfort dans les moments difficiles et qu'elle serait un atout pour les filles. Le tout fut accompagné d'un clin d'œil et d'un sourire espiègle.

Jos ne comprit pas vraiment ce rapport avec les filles mais trop gêné, il garda ses réflexions pour lui-même et suivit son grand-père à la remise. Depuis ce jour, Jos se fit un devoir de fumer pour montrer à tous qu'il avait gravi un échelon dans le monde des adultes.

Un jour, son grand-père Charles lui demanda de rapporter du bois à la maison car la grand-mère ne tolérait pas d'en manquer. Jos se pencha pour prendre quelques rondins. C'est alors que Charles lui expliqua qu'il se trompait de piles. En effet, en regardant de plus près, il se rendit compte que dans le bâtiment, il y avait des cordes de bois sur deux côtés du mur, séparé par une grosse boîte remplie d'écorces de bouleau et de cyprès. Charles lui expliqua qu'à gauche se trouvait le bois mou comme le saule, le peuplier... Ce bois prenait rapidement mais se consumait tout aussi rapidement. À droite se trouvait le bois dur tel que l'érable, le chêne, le bouleau... Ce bois se consumait plus lentement mais donnait plus de chaleur. Il était donc entendu que l'on conservait le bois dur pour l'hiver. Cette leçon de son grand-père, Jos la retiendrait pour le reste de sa vie.

De retour chez lui, Jos s'empressa de se rendre à la cabane à bois. C'était une vieille remise que son père avait conservé après la construction de la nouvelle, justement pour y ranger le bois. Jos vit que le bois y était rangé de la même façon que son grand père. D'ailleurs, quelques semaines plus tard, Jos eut l'occasion de révéler à son père tout son savoir sur le bois. Augustin reconnut aussitôt qu'il y avait du Charles là-dessous.



Le mois d'août tirait à sa fin et la famille Fecteau préparait les festivités. En effet, ce jour-là, « la course à l'épi rouge » regrouperait tous les voisins et amis de la famille. Jos avait aidé son père à installer les grandes tables sous le gros érable. Il avait sorti la grosse cuve pour y faire cuire le maïs et avait rempli le gros bac en bois de plusieurs poches de blé d'inde. Au signal de sa mère, il partit le feu et fit chauffer l'eau. Il empila plusieurs bûches près du tronc d'arbre qui lui servirait de siège.

Les invités se présentèrent les uns après les autres, certains à pied et d'autres en voiture. Les victuailles furent déposées sur la grande table où les filles de la maison se faisaient un devoir de désaltérer tout ce beau monde. Enfin, une grosse cloche à vache retentit, signe que les festivités de l'épi rouge pouvaient commencer.

Tout le monde se trouva une place autour de l'amoncellement des épis de maïs. Le principe de cette fête était simple. Chacun épluchait les épis de maïs et les déposait dans une caisse de bois. Régulièrement, Jos faisait le tour du cercle pour les amasser. Plusieurs se retrouvaient dans le gros chaudron de fer rempli d'eau bouillante et le reste des épis était réservé pour les besoins de la famille. La personne qui tombait sur un épi rouge, se voyait couronnée d'un chapeau tressé d'où pendait un petit épi rouge miniature et surtout, avait le privilège d'embrasser la personne de son choix. Plus le temps passait et plus la fébrilité s'installait. La boisson aidant, les langues se déliaient et M. Couture poussa même l'audace jusqu'à chanter une chansonnette un peu grivoise. Son épouse le tança vertement et ce dernier reprit un autre verre pour se consoler.

Intimidé par cette coutume, Jos préférait entretenir le feu et surveiller la cuisson des épis. Jusqu'à ce jour, il avait été épargné et comptait bien y échapper encore. Soudain, un cri retentit dans le cercle des participants. « C'est moi qui l'ai, regardez j'ai l'épi rouge ! » Tous se tournèrent vers la jeune fille en applaudissant. Marie-Marguerite Ferland qui montrait fièrement l'épi rouge à tout le monde.

« Qui vas-tu embrasser Marie ? Qui ? Qui ? »  
« Sûrement pas vous Monsieur Couture. »

Elle fit un tour d'horizon et désigna Jos Fecteau assis près du feu. Ce dernier sidéré, ne bougea pas d'un poil et devint aussi rouge que l'épi. La jeune fille s'élança vers lui et l'embrassa furtivement. Leurs regards se croisèrent et le temps fut suspendu quelques instants. Marie-Marguerite reprit contact la première avec la réalité et revint s'asseoir à sa place. Marie-Joseph te posa le chapeau sur sa tête pendant que son époux offrait un bouquet de fleurs sauvages à la jeune fille en lui disant solennellement :

« Marie-Marguerite, vous êtes officiellement couronnée reine de l'épi rouge pour l'année 1842. Toutes mes félicitations. »

Tout le monde applaudirent puis les invités se mirent à table. Le reste de la soirée s'écoula en rires, en chansons et en cotillons. Ti-Phonse avait apporté son violon et Ti-Bert son accordéon. Les cuillères de bois et le ruine-babine (musique à bouche) complétèrent l'orchestre improvisé. Lorsque la noirceur s'installa, chacun partit de son bord, apportant avec eux des épis de maïs et pour la reine, un souvenir inoubliable.

Jos aida son père à monter le maïs au grenier. Dans un coin, Marie-Joseph te conservait les feuilles de blé d'inde pour bourrer les paillasses des lits et des coussins. Marie-Louise et Marie-Joséphine se dépêchèrent d'égrener les épis restants pour le cannage du lendemain. Les cotons serviraient pour le repas des cochons.

Ce soir-là, Jos eut de la difficulté à s'endormir. Il repassait à répétition dans sa tête cet instant magique où les lèvres de Marie-Marguerite venaient frôler les siennes. Il se sentait tout drôle, incapable de composer avec ces nouvelles sensations. Il n'oublierait jamais ce sourire, ces yeux bleus, cette sensation de bien-être. Jos venait de franchir la porte du sommeil.

---

Les semaines qui suivirent furent très occupées par tous les membres de la famille Fecteau. C'était le temps des récoltes tant pour les humains que pour la nourriture des animaux. Marie-Joseph te et Augustin avaient, tôt le matin, réparti les tâches pour chacun. Marie-Louise se dépêchait de terminer ses tresses d'oignons afin que

son frère les suspende au grenier. Marie-Joséphine remplissait le carré de pois et celui de fèves à la cave. Elle y descendait toujours à reculons car elle détestait cette odeur de terre et d'humidité. De plus, elle craignait plus que tout de frôler un rat, une souris ou une araignée. Aussi s'empressa-t-elle de bien étaler les légumes et prestement regagna la cuisine d'été.

Les plus jeunes, Basilisse et Thomas, aidaient leur mère pour la cueillette des pommes de terre. Marie-Josephite leur rappelait de mettre les plus petites patates appelées « les gorlots » de côté car toute la famille les appréciait nappés de beurre fondu. Les plus grosses iraient dans le caveau à la cave.

Marie-Josephite rentra préparer le dîner. Rien de compliqué pendant les travaux d'automne : une bonne soupe, de grosses tranches de pain cuit le matin même, des cretons, des tomates et du thé. Elle partit également sur le feu le repas du soir. Elle sortit son gros chaudron à ragoût, y prépara la viande et les légumes et jeta le tout dans le chaudron. Le bouilli cuirait lentement à petit feu pendant tout l'après-midi. Elle se rendit au garde-manger et un sentiment de fierté l'envahit lorsqu'elle vit ses tablettes remplies de pots de confitures et de « cannages » de toutes sortes. Son baril de cornichons trônait à côté des betteraves et des pots de grains de maïs. Tous s'alignaient tels des petits soldats de plomb. Cette année la récolte fut abondante et sa famille n'avait rien à craindre de l'hiver qui serait là bien trop tôt à son goût.

L'automne fut précoce et le froid intense surprit tous les habitants de Sainte-Marie de Beauce. Jos fendait du bois afin de garnir la cabane réservée à cet effet. Son frère Jean cordait le bois et mettait de côté les petites éclisses pour sa mère qui aimait bien partir son poêle très tôt le matin. Elle avait demandé à Augustin de lui dénicher une petite caisse de bois qu'elle fit installer tout près de la grosse boîte à bois. Jean s'occupait de remplir cette petite caisse d'écorces de bouleaux .

Les deux frères travaillaient en silence, chacun replié dans son monde intérieur. La terre en bois debout servait année après année à chauffer la vieille maison et à y effectuer les réparations nécessaires. Augustin effectuait deux fois l'an, au printemps et à l'automne, la visite de ses arbres, marquant ceux à abattre en leur donnant deux

coups de hache en biseau. C'était son petit paradis. Il aimait cette bonne senteur des sous-bois, le piaillage des oiseaux et la rencontre inattendue de petits animaux. Puis, il faisait un petit détour par son érablière et entretenait la vieille cabane à sucre que son grand-père lui avait léguée. Il était fier de son lot qu'il agrandissait un peu chaque année afin d'y installer un jour ses fils.

Augustin apparut au coin de la grange et dit à ses fils « Les gars, c'est l'heure de la traite ». Jean et Jos rejoignirent leur père à l'étable. Après avoir nourri les bêtes et nettoyé leur enclos, les hommes se dirigèrent vers la maison. Augustin déposa le seau de lait près de l'évier. Marie-Louise s'empressa de le transvider dans les pots de lait. Elle le filtra grossièrement en le versant dans un coton à fromage. Le surplus serait déposé dans le puits afin de le conserver bien frais.

Pendant que les aînées servaient la soupe, Augustin tranchait la miche de pain, une autre bonne odeur qui venait égayer sa journée. Marie-Josephte déposa le beurre sur la table puis tous se recueillirent un instant pour le bénédicité. Augustin siégeait à un bout de la table, les filles à droite, les garçons à gauche et Marie-Josephte trônait à l'autre bout de la longue table en bois de pin.

« J'ai invité la jeunesse du rang à venir fêter la Sainte-Catherine » annonça Augustin à la surprise générale de sa famille. « C'est une bonne idée » lui répondit sa femme. « Y a-tu quelqu'une qui coiffe la Sainte-Catherine cette année ? »

Il était de tradition que toute célibataire ayant atteint ses 25 ans, devait coiffer la Sainte-Catherine. À cette époque, cela signifiait que toute fille qui atteignait ses 25 ans, devait supporter les railleries de son entourage et accepter de porter une coiffure spéciale qui témoignait de son statut de vieille fille (célibataire). Certaines d'entre elles refusaient de se plier à cette tradition étaient mises au banc de la société pour l'année en cours.

« Oui, Man, Yvette Croteau dans le rang IV et Jeannine Vachon au bout de notre rang. Ernestine Poulin, elle, j'en suis pas sûre. » « Quel gaspillage » répondit Augustin « Les gars, ça vous intéresse pas de belles créatures de même ? » « Pour ça, Pâ, il faudrait qu'ils commencent à parler au lieu de grogner. » répondit Marie-Louise en

riant. « Je vous aiderai à faire la tire et Joséphine confectionnera le chapeau. » « Il est déjà terminé Man. Il ne me reste qu'à y ajouter quelques fleurs séchées pour l'enjoliver ». Jean et Jos mangeaient en silence, se demandant quoi faire pour éviter cette soirée.

La fête tant redoutée arriva trop rapidement au goût des garçons. Cependant, ils donnèrent un coup de main aux préparatifs. La jeunesse et quelques voisins arrivèrent après le souper. Ce ne fut que rires, chants et cotillons agrémentés d'un petit remontant pour les hommes et du fameux vin de pissenlit pour les dames. Les « Catherine » furent couronnées et tous les invités reçurent chacun leur dose de tire Sainte-Catherine. Marie-Marguerite Ferland, celle qui avait trouvé l'épi rouge, ne lâchait pas Jos d'un poil. Ce dernier était dans tous ses états, ne sachant pas trop quoi faire. Heureusement, Marie-Marguerite qui était psychologue, fit les frais de la conversation et le mit à l'aise rapidement. Ce soir-là, Jos découvrit qu'une fille n'était pas si dangereuse et qu'il pouvait passer de bons moments en sa compagnie. Pour sa part, Jean s'était retiré tôt, prétextant un malaise gastrique. Jos et Marie-Marguerite se quittèrent sur la promesse de se revoir à la fête de la citrouille qui aurait lieu chez les parents de Marie-Marguerite.

La semaine suivante, toutes les citrouilles furent cueillies avec la tige afin qu'elles se conservent plus longtemps et toutes furent rangées sous les lits. Le grenier devenait trop froid l'hiver et la cave était trop humide. Les dessous de lit étaient parfaits pour l'entreposage. Marie-Josephite en ferait des tartes, des galettes et des confitures.

Suspendues aux poutres du grenier, les feuilles de tabac séchaient progressivement. Bientôt, les feuilles seraient empilées les unes sur les autres et pressées avec de lourdes planches, pendant tout près d'une semaine afin de leur donner un arôme délicat. Au besoin, Augustin le hacherait, remplirait sa blague à tabac et mettrait le reste dans une boîte en fer blanc. Par chance pour lui, Marie-Josephite avait terminé de faire sécher ses fines herbes. Il n'aurait pas voulu que son tabac ait un arrière-goût de thym, de sarriette ou de marjolaine. Cette année-là, la cueillette avait été fructueuse. Ainsi Jean et Jos pourraient accompagner leur père avec leurs pipées. Lors de mauvaises récoltes, le père de famille avait toujours préséance sur les fils.

La fête de la citrouille était la dernière festivité avant l'Avent et ses restrictions. Aussi, tout le monde s'en donnait à cœur joie sachant bien que les prochaines veillées n'auraient lieu qu'à Noël. Marie-Marguerite présenta Jos Fecteau à toute sa famille. Ce dernier, sur la suggestion de sa mère, avait apporté du tabac pour monsieur Ferland et un pain de sucre d'érable pour son épouse. Ce geste de galanterie le consacrait officiellement prétendant de Marie-Marguerite. Ce fut des moments intenses pour Jos, lui si timide de nature. Cependant, il revint chez lui satisfait de sa soirée et heureux d'annoncer à sa famille qu'il fréquentait officiellement Marie-Marguerite car la jeune fille avait accepté qu'il aille la voir les bons soirs.

---

L'hiver arriva en maître. La neige se mit à tomber sans discontinuer et bientôt la terre fut couverte de son épais manteau blanc. La famille Fecteau fit boucherie la première semaine de décembre. Ce jour-là, les voisins d'Augustin vinrent lui donner un coup de main. Tout était prêt pour la boucherie. La hache et les couteaux étaient bien aiguisés. L'auge était remplie d'eau bouillante et les cordages étaient prêts à servir. Un bœuf, un cochon et trois poules furent choisis à cause de leur vieillesse.

L'on débuta avec le bœuf de Charles. Le grand-père en avait fait cadeau à la famille et Augustin lui avait promis de lui apporter quelques quartier de viande. Un coup de masse en plein front terrassa l'animal. Roméo Tanguay, reconnu pour son habileté au couteau, se chargea de dépecer l'animal. Marie-Josephte mit quelques morceaux de côté pour ses parents. Dimanche, ils iraient leur donner ces provisions pour l'hiver. Charles pourrait alors en profiter pour raconter aux enfants ses histoires de chasse et la façon dont il dépeçait ours, orignal et chevreuil.

Puis, ce fut le tour du cochon. Ses grognements et ses cris de désespoir faisaient fuir les enfants. Thomas Lafrance, d'une main sûre, enfonça son couteau dans le cou de l'animal et ce dernier émit un dernier couinement avant de mourir. L'on se dépêcha de recueillir le sang de la bête qui fut transformé en excellent boudin. Ce vaillant

cochon servira à faire des pâtés à la viande, du ragoût de pattes, de la tête fromagée, des cretons, des jambons, des rôtis, des saucisses et le fameux lard dont la cuisinière se utilisera toute l'année.

En dernier, vint le tour des poules. Tout le monde se nettoya et Augustin offrit un verre de fort à ses voisins leur promettant d'aller les aider à son tour. À la maison, les femmes étaient aux fourneaux. La viande qui n'était pas utilisée, était rapidement mise au froid.

Puis, au début décembre, Marie-Josephte et ses filles se mirent à confectionner tartes et galettes, beignes et poudings, ragoûts et pâtés. La dernière semaine avant Noël, Marie-Louise fit une bonne provision de sucre à la crème, pendant que sa mère s'occupait des bonbons aux patates.

Cette année-là, Jos dut participer à la « tournée des chandelles ». Comme cette demande venait directement de monsieur le curé, il pouvait difficilement refuser. Annuellement, monsieur le curé ciblait quelques adolescents pour effectuer cette tournée. Dès 9 heures le matin, le bedeau accompagné des jeunes, allaient de maison en maison dans chacun des rangs du village pour recueillir des chandelles. Ces dernières serviraient à bien éclairer l'église tout au long de l'année. Au cours de la semaine précédant cette sortie, le bedeau avait préparé ses boîtes de bois destinées à recevoir les chandelles. Sur chacune d'elles, il y inscrivait le nombre de chandelles. Ainsi monsieur le curé pouvait faire son sermon en fonction de ses besoins. Une boîte plus petite était réservée aux chandelles dites de « cérémonie ». Don des demoiselles Vachon, celles-ci étaient parfumées, de couleurs différentes et plus grosses que les autres.

Jos endossa son manteau et sans enthousiasme rejoignit les autres jeunes. Cette année, Marie-Josephte avait mise six chandelles à part, sachant que son fils avait été choisi pour cette corvée. Bravant la neige et le vent, Jos accomplit ce rituel sans dire un mot. Ce fut un jeune homme épuisé qui revint à la maison. Dès son entrée, apercevant la fierté dans le regard de sa mère, toute la fatigue de Jos s'envola et il rejoignit son père à l'étable.

Le soir tant attendu arriva enfin. Pendant que tous s'entassaient dans la carriole, Augustin déposa le coffre à bijoux qu'il avait fabriqué pour sa femme au pied du sapin. À l'intérieur, il avait déposé une broche en or représentant la Vierge Marie avec l'Enfant-Jésus dans ses bras. Ce bijou venait de sa grand-mère maternelle et maintenant que sa famille était complète, Augustin avait pensé qu'il était temps de remettre cette broche à son épouse, témoignage du travail accompli. Pour les enfants, d'autres présents tous fait à la main, vinrent s'empiler au pied de l'arbre.

L'église du village était bondée, Augustin et sa famille rejoignirent le banc familial. C'est lors du décès du vieux Théodore Ouellet qu'Augustin avait décidé de racheter le banc. Depuis ce jour, le troisième banc du côté de la Vierge Marie leur était destiné. L'endroit était idéal pour le père de famille car il pouvait tout à la fois suivre la messe et faire un petit roupillon lors des sermons du curé. Pour compenser cet accroc, Augustin s'empressait de déposer quelques sous dans le tronc réservé à la Vierge Marie. À la fin du sermon, c'était la voix de ténor de Gaston Therrien, maître chanter de la paroisse, qui le réveillait.

Ces fêtes furent mémorables tant pour Augustin qui fit fureur avec son cadeau que pour Jos qui avait vécu ce temps de réjouissances avec sa belle Marie-Marguerite. Seul Jean avait préféré se retirer dans sa solitude, ce qui commençait à inquiéter un peu ses parents.

---

Au printemps, Marie-Marguerite attrapa une vilaine grippe qui se transforma rapidement en bronchite. Jos vécut ces semaines très difficilement. Il récita chapelet après chapelet, fit brûler un cierge et promit à la Vierge Marie d'épouser Marie-Marguerite si elle en guérissait. Une semaine plus tard, celle-ci prenait du mieux. Était-ce la conséquence des prières de Jos ou les bons soins reçus? L'histoire n'est pas très claire à ce sujet.

Le soleil printanier prit de la force, fit fondre rapidement la neige et amincit l'épaisse couche de glace. Toutes ces eaux nouvelles, rencontrant encore des sections gelées, fit sortir la rivière Chaudière de son lit. Puis, on entendit un bruit sourd, des grincements de plus



en plus forts et enfin un fracas assourdissant. C'était la débâcle ! L'on voyait alors l'immense champs de glace se briser en mille morceaux et la rivière se mettre en marche rapidement vers le fleuve. Ce volume d'eau et de glaces était tellement puissant qu'il emportait tout sur son passage. Parfois, il se formait un amoncellement de glaces (l'embâcle) qui faisait déborder la rivière

À chaque printemps, les riverains vivaient des moments d'angoisse sachant bien de quoi était capable cette rivière en furie. Cependant, La famille d'Augustin n'avait rien à craindre de ce côté car les bâtiments étaient situés plus haut sur les terres.

L'arrivée de la fête de Pâques marquait la fin du carême qui durait quarante jours. Jos se leva à l'aube et accompagné de son père, se rendit au ruisseau du Sud. Il fallait recueillir l'eau de Pâques juste avant le lever du jour. Cette eau avait, paraît-il, des propriétés particulières. Au retour, avec sa sœur Basilisse, Jos attacha des fleurs et des rubans à la crinière du cheval. Puis, toute la famille se rendirent à l'église pour la messe. Au retour, Marie-Joseph offrit un repas pascal à sa famille. Maintenant que les restrictions étaient terminées, la viande trônait en maître sur la table et pour dessert, les mets au sirop d'érable étaient grandement appréciés. La veillée se poursuivait parfois tard dans la nuit.

Le 25 avril, jour de la fête de Saint-Marc, une messe est célébrée afin que les semailles soient protégées. Lors des Rogations (bénédiction des semences), l'on demande une récolte abondante. Cette fête remonte en l'an 469, lorsque Saint Mamert, évêque de Vienne en France, promit à Dieu des « Rogations solennelles » afin que s'arrêtent les nombreux cataclysmes de l'époque (tremblement de terre, incendie, maladies...).

Ce matin-là, Augustin demanda à sa femme de préparer des provisions car l'on devait procéder à l'épierrement des champs. « Les pierres poussent pendant l'hiver » disait son père. Le gel et le dégel favorisaient la remontée des roches de différentes grosseurs à la surface du sol. Aussi fallait-il les enlever avant de semer. Augustin les empilait pour en faire une clôture qui séparait ses champs de seigle, d'avoine et d'orge.

La Fête-Dieu est fêtée soixante jours après Pâques. C'est en 1317 que le pape Jean XXII recommandait que cette fête soit accompagnée d'une procession solennelle au cours de laquelle une hostie consacrée, représentant le corps du Christ, serait mise en adoration auprès de la population. Le curé annonça au prône de la messe du dimanche, le trajet de la procession, l'ordre du défilé et le lieu du reposoir. L'emplacement de ce dernier changeait à chaque année. La famille choisie décorait la façade de leur maison et installait une structure de bois pour recevoir l'ostensoir.

Le jour de la fête elle-même, les paroissiens se rassemblaient à l'église. Une fois la messe terminée, le cortège prenait forme à l'extérieur. Le porte-croix accompagné de deux servants de messe ouvraient la marche, puis suivaient les enfants, les femmes et enfin les hommes. Les enfants de chœur accompagnés de monsieur le curé suivaient le groupe. Le prêtre portait l'ostensoir à la hauteur des yeux. Les marguilliers en titre portaient le dais. Tout au long du trajet, les fidèles prient et chantent et les cloches de l'église sonnent à volonté. Rendu au reposoir, monsieur le curé dépose l'ostensoir, entonne le « *Tantum ergo* », récite une oraison et procède à l'encensement de ses fidèles. Cette année-là, c'est la maison de Gédéon et Arthémise qui avait été choisie pour le reposoir. Cette dernière était dans tous ses états. Depuis une semaine, Gédéon lavait les fenêtres, nettoyait la cour et décorait la galerie. Que de choses sa femme aurait à écrire !

Peu après la cérémonie, Jos s'isola avec Marie-Marguerite près des berges de la rivière Chaudière. Un peu gauche, avec son bouquet de marguerites à la main, il fit sa grande demande à sa bien-aimée. Celle-ci lui répondit « oui » et leur premier vrai baiser vint sceller cette promesse d'union.

Le lendemain, Jos rejoignit son père à l'étable. Augustin réparait un harnais et fut grandement surpris de voir arriver Jos.

« Pâ, je peux vous parler ? »

« Bien sûr Jos, qu'as-tu à me dire ? »

Jos approcha une bûche et y prit place.

« Je voulais vous informer que j'ai fait ma grande demande à Marie-Marguerite Ferland, la fille à Jean Ferland. »

« J'en suis bien fier, c'est quand la noce ? »

« Marie-Marguerite a pensé qu'on pourrait se fiancer le 15 août, à la fête de la Vierge et on pourrait se marier à la fin de janvier après les fêtes. »

« Ça m'a l'air ben raisonnable. Où vas-tu rester ? »

« J'ai pensé vous acheter un bout de terre près de l'érablière. D'ici aux noces, je pourrais y bâtir ma maison. »

« Pas trop vite, pas trop vite. Dimanche en huit, on ira faire ta demande officielle au père de Marie-Marguerite. Je vais jongler à ça pour le reste. Viens on va apprendre la bonne nouvelle à ta mère et au reste de la famille. »

« Merci Pâ » Jos serra la main de son père, conscient qu'il était maintenant un homme.

-----

L'année 1843 fut marquée par un débordement de travail dans les familles « Fecteau et Ferland ». Chaque membre des deux familles fut mis à contribution. La gent féminine s'occupait de la préparation du trousseau, du grand ménage de la maison et de la préparation de la nourriture pour tous les invités de la noce. D'un commun accord, les hommes défrichèrent une partie du lot donné à Jos par son père. Ils montèrent la charpente d'une petite maison de bois à deux étages et fabriquèrent les meubles de première nécessité : lit, table, chaises, boîte à bois... Ils creusèrent un puits et essouchèrent une partie du terrain afin que la terre puisse recevoir au printemps ses premières semences.

Son oncle paternel Pierre Feilteau, donna l'une de ses meilleures vaches et l'une de ses tantes, Marie-Louise Jacques, offrit un gros chaudron de fer. Les grands-parents maternels, Charles Jacques et Marie-Joseph Bisson, fournirent un cheval et quelques ballots de foin. Jos fut très ému de recevoir ce cadeau. Dès qu'il aperçut le cheval, il le surnomma « Ti-Guss ». Il était tout noir avec une tache blanche entre les oreilles. Le cheval avait fier allure mais semblait très nerveux. Jos lui parla lentement et s'avança doucement afin que la bête puisse le sentir et s'habituer à sa présence. Jos flatta son encolure et lui offrit une pomme. Ce geste scella à tout jamais l'homme et la bête.

Par la suite, Jos n'eut jamais à se plaindre de son cheval. Ti-Guss servit aux labours, pour les foin, il se fit atteler de nombreuses fois à la charrette ou à la carriole et trottait allègrement lors de ces déplacements. Un hiver, sa sœur Basilisse, qui était un peu espiègle, acheta des grelots pour Ti-Guss. Elle les installa sur la crinière du cheval. Elle trouvait que son frère Jos était trop silencieux et avait opté pour cette solution afin de mettre un peu de gaîté dans le cœur de son frère. Ce dernier la remercia sourire en coin et lui promit de prendre soin de ces grelots. Depuis ce jour-là, ce fut donc un Ti-Guss musical qui trottait dans les rangs.

La sœur de Jos, Marie-Joséphine, confectionna avec ses doigts de fée, de jolis rideaux pour les fenêtres et broda une magnifique nappe de lin. Judith, la jeune sœur de Marie-Joseph, l'aida à terminer la courteline entreprise au début de l'hiver. Augustin mit quelques gallons de sirop d'érable de côté et trois pains de sucre du pays. Marie-Joseph redoubla d'ardeur pour les confitures et le « cannage » afin que la future famille parte du bon pied.

Lors de la grande boucherie, chacune des familles avait réservé des quartiers de viande pour les futurs mariés. Six cordes de bois furent fendues et empilées près de la nouvelle maison. Les deux familles unirent leurs efforts pour bien établir leurs enfants. Dès qu'un meuble, une couverture ou des conserves étaient prêts, ils s'empressaient d'aller les porter à la maison neuve. Seule, la future mariée n'avait pas le droit d'y pénétrer.

Aux fêtes, les fiancés reçurent de nombreux présents de la parenté. Tous s'accordaient pour dire dans la paroisse que ces deux jeunes débuteraient leur vie « *les bras pleins* ». Jos, que tous ces préparatifs rendaient nerveux, allait souvent se réfugier en forêt. Il y fit un peu de trappage qui agrémenta le menu de la famille. Il utilisa quelques peaux de fourrures pour fabriquer une capuche et un manchon en hermine blanche qu'il donna à sa fiancée pour son cadeau des fêtes. En retour, celle-ci lui avait cousu une magnifique chemise à carreaux.

Les jeunes tourtereaux avaient de la difficulté à se retrouver seuls. Il est vrai que les préparatifs du mariage et le temps des fêtes les avaient entièrement accaparés. Les futurs époux, accompagnés de leur père respectif, s'étaient présentés chez le notaire pour la

rédaction du contrat de mariage. Jos ne savait ni lire, ni écrire. Cependant, toute la semaine précédent ce rendez-vous, Jos s'était pratiqué en cachette à bien écrire son nom avec l'aide d'une voisine. Il voulait faire honneur à sa future et surprendre son père.

Quelques jours avant le mariage, Jos et Marie-Marguerite durent passer par le grand ménage de leur âme, c'est-à-dire la confession et la communion. Comme pour tous les sacrements, il fallait montrer patte blanche pas seulement devant son Dieu mais aussi devant son curé !

La semaine précédant le mariage, une table avait été montée dans le salon chez les parents de la future mariée, afin d'y recevoir tous les cadeaux de noce. Au fil des jours, les boîtes et les enveloppes s'accumulaient. Marie-Marguerite Ferland aidée de sa sœur, essayaient de mémoriser tous les cadeaux reçus ainsi que le nom des personnes qui les avaient offerts. Il était important de remercier chacun.

Enfin, le jour tant attendu arriva. Ce matin-là, Jos se réveilla très tôt. Regardant par la fenêtre, il fut soulagé d'y voir les prémices d'une belle journée d'hiver. Il descendit aider son père à faire le train des vaches. Puis, il déjeuna et fit le grand ménage de sa personne soit le bain complet. Sa mère, les yeux plein d'eau, avait déposé ses habits de noce sur le pied se son lit. Toute la maisonnée fut prête en un temps record. Puis, houspillant tout le monde, Marie-Josephte réunit toute la famille au pied de l'escalier. C'était un moment solennel de voir partir l'un de ses enfants pour sa vie d'adulte. Il était donc de mise que la famille soit au rendez-vous.

Jos regarda sa chambre une dernière fois. Il était conscient en cette heure solennelle qu'il quittait sa famille définitivement pour entreprendre sa vie d'homme. Lorsqu'il descendit l'escalier, il vit toute la famille réunie qui l'attendait. Son cœur battait la chamade et il avait l'impression de manquer d'air. Parvenu au bas de l'escalier, il se dirigea dignement vers ses parents. Il s'agenouilla devant son père et lui demanda de le bénir, ce que fit Augustin tout aussi ému. Puis, chaque membre de la famille lui offrit ses meilleurs vœux de bonheur. On attela les chevaux aux carrioles et la famille prit place aussitôt.

Augustin resta quelques minutes en tête-à-tête avec son fils. Ouvrant un mouchoir, il lui dit : « Jos, voici l'alliance de ton arrière grand-mère, c'est le signe d'acceptation de ta nouvelle épouse dans notre famille. Cet anneau est un gage de fidélité et d'amour. À ton tour, tu pourras le transmettre à ton fils un jour. » Les deux hommes se donnèrent la main et se firent une accolade discrète. Cette journée du 23 janvier 1844 resterait gravée à tout jamais dans la mémoire de Jos.

Arthémise et Gédéon assistèrent à la noce discrètement. Après tout, il fallait prendre des notes pour éterniser ce mariage dans les carnets. Faut dire que Madame Arthémise en profitait pour décrire les toilettes des dames. Elle notait également le nom des invités qui étaient présents. Tout compte fait, cette dame aurait sûrement fait une bonne généalogiste et une grande historienne !

Dès que Jos fit son entrée dans l'église, il vécut comme dans un rêve. Lorsqu'il vit Marie-Marguerite au bras de son père, s'avancant lentement dans l'allée, il crut qu'il allait défaillir. Avec sa voix de baryton, monsieur le curé, ayant revêtu ses habits sacerdotaux, le ramena rapidement à la réalité. Puis, vint le moment du consentement mutuel des futurs époux, de l'échange des anneaux et enfin la phrase tant attendue « Vous êtes maintenant mari et femme, ce que Dieu a uni que l'homme ne le sépare pas ».

Les nouveaux mariés et les parents de ceux-ci se rendirent à la sacristie pour la signature des registres. Quelle ne fut pas la surprise de voir Jos signer son nom tout au long. Même le curé qui était habitué d'y voir les x et des +, fut un instant décontenancé. Jos se leva, cédant la place à son père et vit toute la fierté et l'amour dans les yeux de sa femme et de sa mère.

*« Jos Fecteau, fils majeur (21 ans) d'Augustin Fecteau et Marie-Joseph Jacques, épousait après la publication de trois bans de mariage faite aux prônes et une dispense du 4<sup>e</sup> degré de consanguinité, Marie-Marguerite Ferland, fille mineure (20 ans) de Jean Ferland et Marie Dugrenier dit Perron, en l'église Sainte-Marie de Beauce ».*

Jos Fecteau venait de vivre une étape importante de sa vie. Toute la parenté se retrouva à l'extérieur de l'église. On forma un cortège, les nouveaux mariés en tête, en direction de la maison familiale de la jeune mariée où avait lieu le repas nuptial. Marie-Marguerite étrennait son capuchon et son manchon d'hermine. Jos fixait son alliance tout étonné que son statut ait changé aussi rapidement. Il y a une heure à peine, il était encore célibataire et maintenant, il avait femme à son bras. Le matin même, de connivence avec Augustin Fecteau, Jean Ferland avait remis le jonc de son grand-père à sa fille afin de poursuivre la tradition des Jarrets Noirs !

Chez M<sup>me</sup> Ferland, tout était prêt. Une fois débarrassé de la vêtue d'hiver, Jean Ferland fit le tour des invités avec sa boisson forte. Sa femme le suivait avec du vin plus léger. Les enfants avaient droit à une gorgée de vin, mais la majorité d'entre eux grimaçaient et refusaient de le boire.

Par la suite, les invités présentèrent leurs vœux aux jeunes mariés. On fit plusieurs tablées afin de rassasier tout le monde. Les nouveaux mariés occupaient les bancs d'honneur au bout de la table. Au menu, ragoût de pattes, rôti de porc, tourtières, le tout accompagné de légumes chauds, de betteraves dans le vinaigre, de cornichons salés et de tranches de bon pain maison. Pour dessert, madame Ferland avait confectionné un gâteau spécial garni de meringue et de petits morceaux de sucre d'érable. Une fois le gâteau entamé, les tartes et les galettes prirent le relais. Une bonne tasse de thé accompagnait le repas.

Puis, les invités aidèrent à ranger les tables et les chaises le long du mur. On installa deux berçantes pour les mariés et les musiciens prirent place, le violoneux en tête. Au mitan de la soirée, la danse s'est arrêtée pour faire place aux chansons à répondre, aux histoires parfois un peu grivoises et aux giges de circonstance. Puis la danse reprit à nouveau, set carré, cotillons... Les enfants en âge d'aider, servirent le sucre à la crème et les bonbons aux patates. Les plus âgés aidaient à désaltérer les invités.

Vers 11 heures le soir, les voisins retournèrent chez eux, amenant parfois une partie des invités. Les enfants étaient couchés par terre sur de grandes paillasses, laissant les lits pour les adultes. Le frère

de Jos s'est éclipsé plus tôt pour allumer le poêle de la nouvelle maison et accrocher un fanal près de la porte. Il revint ensuite chercher les nouveaux mariés en carriole et alla les reconduire dans leur nouveau chez-soi.

Cet instant est solennel car les nouveaux époux font leur entrée officielle dans leur nouvelle vie et leur nouvelle maison. La pleine lune répand une lueur jaunâtre sur la neige. Au loin, un coyote leur souhaite la bienvenue. Jos prit Marie-Marguerite dans ses bras, lui fit franchir l'entrée en lui murmurant « Bienvenue dans ta maison ma douce ». À l'intérieur, les époux découvrirent tout l'amour de leur famille respective à travers les objets qui s'y retrouvaient.

Pour l'instant, un seul endroit les attirait comme des aimants : le grand lit nuptial. Se sentant maladroit, Jos ouvrit la bouche pour s'excuser mais sa douce la lui ferma d'un tendre baiser. Cette première nuit n'appartenait qu'à eux et peu importe ce qui s'y passerait, ce serait merveilleux.

Le lendemain, les nouveaux époux doivent se rendre dans la famille de Jos pour le déjeuner, car la parenté lointaine veut les revoir avant leur départ. Peu à peu, la maison se vide et la famille proche en profite pour parler du travail à venir. Il fut entendu que Jos continuerait d'aider à la ferme de son père et de leur côté, Augustin et Jean aideraient Jos à construire un étable et une grange.

Pendant tout l'hiver, Jos bûcha sur sa terre. Dans ses moments libres, il poursuivit sa trappe, récoltant de belles fourrures et de la viande sauvage qui venait agrémenter les repas.

-----

Au printemps, Marie-Marguerite fit son jardin et aida sa belle-mère avec le sien. Chacune apportait des suggestions à l'autre de sorte que le moment venu, la récolte serait complémentaire. En premier lieu, il fallait confectionner un épouvantail qui veillerait sur les semences. Des morceaux de bois, un vieux chapeau, une chemise trouée, de vieux rubans et des grelots et en un tour de main l'épouvantail fut planté au milieu du potager. Ce dernier monterait la



garde jour et nuit pour chasser les intrus, surtout les oiseaux si friands de graines.

De son côté, Jos entreprit de faire le tour de ses clôtures. Il chargea sa charrette, y mettant des pieux, une hache, une masse, des perches ...Il remplaçait les pieux brisés ou solidifiait les perches fragiles. Son grand-père lui avait dit un jour que l'on reconnaissait un bon cultivateur à la façon dont il entretenait ses clôtures. Lui donnant des conseils Charles rajoutait : « Une clôture de cèdre dure le règne d'un homme ». Toujours est-il que Jos suivait là la lettre les traces de son grand-père maternel.

Au printemps, Marie-Marguerite se mit à vomir régulièrement. Jos, de plus en plus inquiet, s'en ouvrit à sa mère. Cette dernière, le sourire aux lèvres, lui conseilla d'amener sa femme faire une petite visite dans sa famille. Ce qu'il fit aussitôt même si la suggestion lui paraissait bizarre. Au retour de cette visite, Marie-Marguerite avait retrouvé le sourire et apportait avec elle une étrange mixture brunâtre que sa mère lui avait donnée. Le soir, au coin du feu, Marie-Marguerite apprit à son homme que l'année 1845 ferait de lui un père de famille. Jos la serra dans ses bras et l'embrassa tendrement. À partir de cette journée, il fut aux petits soins avec son épouse, la surveillant comme on couve un œuf en or.

Ayant appris la bonne nouvelle, les deux familles unirent leurs forces à nouveau, l'une pour la layette, l'autre pour la fabrication du ber. Marie-Marguerite préparait avec amour les langes de son premier enfant. La veille, Jos avait déposé le ber près de leur grand lit. Tout était prêt pour l'arrivée de ce petit enfant dans la famille Fecteau.

Jos se rendit au magasin général afin de se procurer un petit calepin noir. À son retour, il le donna à son épouse afin qu'elle y inscrive leur mariage ainsi que tous les événements importants qui marqueraient leur vie commune. De sa belle écriture, Marie-Marguerite traça son nom et celui de Jos. Elle était peinée de ne pouvoir en écrire davantage et se fit la promesse de remédier à cette lacune dès qu'elle le pourrait.

Les douleurs de l'enfantement la surprirent en plein jour, après le dîner. Jos se dépêcha d'aller chercher sa belle-mère qui vit d'un œil

amusé le trouble de son gendre. À peine venait-elle d'arriver que l'enfant fit son entrée dans le monde. Les pleurs du bébé surprit Jos qui attendait à l'extérieur. Cette rapidité de la naissance l'inquiéta au plus haut point car il se rappelait des gémissements de sa mère à chacune des naissances qui s'échelonnaient pendant des heures. Sa belle-mère vint le chercher, le rassurant sur l'état de la mère et de l'enfant.

Il entra dans la chambre où Marie-Marguerite l'attendait avec le sourire aux lèvres.

« Jos, voici ton fils premier né ».

Ce dernier s'approcha lentement du grand lit, embrassa tendrement sa douce bien-aimée puis jeta un regard sur sa descendance. Il le prit délicatement avec ses grosses mains rugueuses et les yeux pleins d'eau, il déposa un baiser léger sur le front de l'enfant. Sa femme lui annonça : « Nous l'appellerons Jos tout comme toi, car c'est lui qui assurera ta descendance ».

« Merci Marie, toi comment vas-tu ? »

« Je vais très bien, seulement un peu fatiguée ».

Sur ces mots, la belle-mère vint chercher son gendre l'informant que son repas l'attendait. Une fois de plus, cet heureux événement fut l'occasion de grandes festivités. Le petit Jos découvrirait au fil des années cette grande famille dont il faisait maintenant partie.

---

Le printemps suivant, Augustin vint chercher Jos tôt le matin et tous les deux se rendirent à l'érablière. Ils passèrent la journée à faire le ménage du boisé, à effectuer les réparations de la vieille cabane de bois et Jos fendit des bûches et les entassèrent le long du mur. Tout était prêt pour la production du sucre d'érable. Le gros chaudron de fer avait été nettoyé ainsi que les moules à sucre. Augustin perça une trentaine d'érables et Jos y déposa un baquet de bois sous chacun d'eux. Les chalumeaux de bois étaient insérés dans l'arbre et servaient de conduit pour la sève sucrée.

Le soleil dardait ses rayons sur les arbres et la nuit, le froid régnait en maître. Raquettes au pied, Jos parcourait l'érablière en écoutant le chant des oiseaux. Les geais bleus s'en donnaient à cœur joie.

Parfois, une perdrix venait défier nos deux travailleurs. Jos versait l'eau d'érable dans le gros chaudron de fer chauffé à blanc. Le liquide y bouillait un certain temps répandant un arôme sucré dans la forêt. Lorsqu'il était bien épais, Jos vidait le liquide dans des moules de bois et le laissait refroidir. À la fin de la journée, nos deux hommes étaient tout fiers de rapporter quelques pains de sucre d'érable dans leur foyer respectif.

Cette année-là, la température fut idéale pour les sucres. Ainsi, Augustin fit une grande réserve de sucre d'érable. Tous les membres de la famille se sucrèrent le bec, même le petit Jos tétait goulûment le liquide ambré. Avant de quitter l'érablière, Augustin amena son fils derrière le campement.

« Tu as bien travaillé mon fils. Aussi, tu es en âge de recevoir tes premiers érables. Tu vois la corde que j'ai installée là-bas et bien, cette partie de l'érablière depuis aujourd'hui, t'appartient. Nous irons signer le papier chez le notaire cette semaine ». Jos remercia son père et lui fit une accolade. Même si son territoire n'était pas bien grand (1/3 de l'érablière), Jos était fier de cette possession.

Marie-Marguerite, enceinte une nouvelle fois, avait requis l'aide de sa sœur Judith pour faire le grand ménage de printemps. Plafonds, planchers et murs furent récurés, le matelas fut renouvelé et les couvertures de laine lavées. Le poêle fut lavé et poli avec une couche de mine de plomb. Tous les vêtements d'hiver furent rangés dans le coffre à cet effet. Marie-Marguerite y déposa quelques branches de cèdre qui servaient à préserver les vêtements et les couvertures des mites tout en y répandant une bonne odeur.

Pendant que chacun était afféré au travail, leur vache, la rousse, mit au monde son premier veau. Jos s'empressa de le bichonner et baptisa le rejeton « Corneille » car il était noir comme le charbon.

De son côté, le petit Jos se développait bien, surtout au niveau pulmonaire, il était affamé et ne tolérait pas d'attendre sa nourriture. Marie-Marguerite le couvait comme un trésor inestimable. Ce jour-là, la maîtresse de maison décida de préparer des fèves au lard. Elle utilisa son grand chaudron, y déposa les fèves et les recouvrit d'eau froide. Elle les laissa tremper toute la nuit. Le lendemain, elle égoutta

les fèves et les déposa dans son pot de grès utilisé à cet effet. Elle trancha des lardons et en mit une généreuse portion dans son pot sachant que son époux les appréciait. Elle rajouta de l'eau chaude et deux grosses carottes coupées en petits morceaux. C'était sa touche personnelle et le petit Jos s'en régala. Les fèves cuisaient entre 4 et 5 heures, tout en répandant un arôme délicieux dans la maison.

Les champs furent labourés et semés. Marie-Marguerite s'occupa de son jardin. Elle y enleva les cailloux, égalisa la terre et forma de petits sillons bien droits. De temps à autre, elle jetait un regard au petit Jos, confortablement installé au pied d'un grand chêne qui dormait paisiblement. Choux, poireaux, betteraves, carottes navets oignons, pois, fèves et patates, s'alignaient en rangs serrés. Concombres et citrouilles montaient la garde au fond du jardin. Près de la maison, un petit carré de terre fut réservé pour les fines herbes : thym, sarriette, persil et ciboulette. Jos planta son tabac dans le dernier tiers du grand jardin. C'était sa première culture et il comptait bien la réussir afin de pouvoir fièrement donner quelques bonnes pipées à son père.

L'été 1847 fut très chaud et humide. La récolte fut donc abondante et les provisions s'entassèrent rapidement sur les tablettes. Tout comme sa mère et sa grand-mère avant elle, Marie-Marguerite fit la cueillette des petits fruits sauvages : fraises des champs, framboises, bleuets, mûres, cerises, groseilles et gadelles. Sa belle-sœur, Marie-Louise, lui donna un coup de main pour la préparation des confitures car le terme de Marie-Marguerite approchait et elle se fatiguait plus souvent. Jos s'occupait de seconder son père pour le ramassage des foin, le bûchage et les réparations nécessaires aux deux maisons. La vie s'échelonnait ainsi entre les travaux et les festivités.

Ce soir-là, Jos vit de loin un vieil homme qui se dirigeait chez-lui. Il le reconnut aussitôt à son pas et à sa tenue vestimentaire. C'était le quêteux Lemieux. Depuis des dizaines d'années, il arpentait les rangs des villages, marchant lentement et s'attardant à regarder le paysage. Tout le monde le connaissait dans la paroisse et certains plus que d'autres, attendaient impatiemment sa visite. Il est vrai que le quêteux apportait avec lui des tonnes de nouvelles plus ou moins heureuses, des quatre coins du comté. Arthémise se montrait particulièrement généreuse à son égard consciente de la mine d'or qu'elle avait entre les mains concernant les potins.

Un vieux bâton tout tordu ne quittait jamais le quêteux et un vieux sac de jute se balançait sur son épaule au rythme de sa démarche chaloupante. Cette année, Jos nota qu'il avait un nouveau manteau, sûrement un don de quelque personne généreuse. Jos lui fit signe de la main ce qui apporta un sourire sur ce visage basané. Le quêteux leva sa casquette en signe de salutations. Après une solide poignée de main, le quêteux récita sa célèbre phrase « La charité s'il vous plaît, pour l'amour de Dieu ».

« Bonjour Quêteux, entre tu es le bienvenue chez moi » lui répondit Jos prestement. Marie-Marguerite fut heureuse d'accueillir le célèbre quêteux Lemieux pour la première fois dans sa maison. Ensemble, ils prirent un bon repas dans la gaîté puis Jos offrit du tabac à son hôte comme le voulait la coutume au village. Le quêteux s'installa près du gros poêle à deux ponts et entreprit de réciter les nouvelles qu'il avait glanées tout au long de son périple. Le soir tomba et Jos installa une paillasse près du poêle. Après la prière du soir à laquelle participait l'invité, chacun allait se coucher.

Au matin, après le déjeuner, le quêteux repartait vers d'autres lieux. Marie-Marguerite mit dans sa besace un pain, des cretons et des biscuits à la mélasse. « Vous aurez un garçon » lui prédit-il et l'an prochain, je viendrai le voir en passant. « Quel est votre prénom ? » lui demanda-t-elle. « Je suis Thomas Lemieux, fils d'Antoine » des contrées lointaines. « Alors, tout comme vous, mon fils se prénommera Thomas » lui dit-elle. Le vieil homme s'éloigna le sourire aux lèvres.

Marie-Marguerite donna un second fils à Jos le 4 octobre 1847. Fidèle à sa promesse, elle l'appela Thomas en souvenir du vieux quêteux. Cette fois-ci, c'est sa belle-sœur Marie-Louise qui vint l'aider le temps des relevailles. Il faut dire que ces deux dames étaient devenues de très bonnes amies. De plus, le petit Jos adorait sa tante et la suivait partout. Il est vrai que Marie-Louise le gâtait beaucoup et le petit savait comment s'y prendre pour attirer l'attention de sa tante.

À la Saint-Martin, fêté le 11 novembre, Jos et Augustin se rencontrèrent à la vieille cabane à sucre afin de parler affaires. Il fut entendu que son frère Thomas, alors âgé de 19 ans, lui donnerait un

coup de main tout l'hiver afin d'agrandir la maison. La charpente fut montée à la fin de l'automne et tranquillement, les deux hommes finissaient les travaux intérieurs. Comme Jos prévoyait une grande famille, il avait agrandi la cuisine et divisé le second étage en quatre grandes chambres. Au printemps, la famille Fecteau posséderait une maison correspondant à leurs besoins. Thomas ne s'intéressait guère aux enfants mais ce petit neveu qui portait son prénom l'attirait beaucoup. Il aimait le bercer tout en fumant sa pipe. Le petit aimait sans doute cette odeur de tabac car il s'endormait à tout coup.

Une autre décision importante fut prise cette année-là. Marie Fecteau la sœur aînée de Jos, qui était sourde-muette, resterait définitivement avec eux. En retour du gîte et de la nourriture, elle aiderait Marie-Marguerite dans ses travaux et auprès des enfants. L'adaptation de la nouvelle venue se fit rapidement. Le petit Jos qui allait sur ses trois ans fut le seul à rouspéter un peu, lui préférant sa tante Marie-Louise.

Quatre filles suivirent la naissance des deux premiers garçons : Philomène le 13 mars 1849, Césarie le 10 avril 1852, Marie Sophie le 16 mars 1854 et Ombéline le 10 février 1856. Au fil des naissances, la grande maison rapetissait un peu. Tous les nouveau-nés passaient par la chambre des parents, puis lorsqu'ils atteignaient leur deuxième année, ils se retrouvaient au deuxième étage, avec leur tante Marie et leurs frères et sœurs.

---

Pendant l'hiver, Jos en profitait pour bûcher et trapper. La viande servait à nourrir sa famille et les peaux lui rapportaient un peu d'argent. En effet, Onésime Bernard se rendait à Québec à tous les printemps pour vendre les peaux de fourrures à un marchand anglais de la Haute-Ville. Par le fait même, il apportait toutes les fourrures des trappeurs de la paroisse. Au fil des ans, Jos eut assez d'argent pour acheter une autre portion de terre, contiguë à la sienne. Comme celle-ci était en bois debout, elle lui rapporterait encore un peu en bois et en fourrures.

Par une belle journée d'hiver, Jos prit ses raquettes et son sac à dos, avertissant sa femme qu'il partait pour la journée. Cette dernière lui donna des provisions et le supplia d'être très prudent. Comme à son

habitude, Jos l'embrassa et lui caressa la joue en lui disant « Ne t'inquiète pas ma douce, je serai de retour pour le souper ». Sur ces paroles, il franchit le seuil de sa maison, chaussa ses raquettes et fila vers le bois.

Jos aimait se balader au grand air et connaissait tous les recoins de cette forêt. Découvrant les sentiers récemment empruntés par les lièvres, il y installa ses collets les recouvrant de petites branches. Quand la bête y passerait, le nœud coulant se refermerait autour de son cou et l'animal sera étranglé. Jos espérait une bonne trappe cette année car les besoins de la famille grossissaient régulièrement.

Jos fils, âgé maintenant de 11 ans, secondait son père dans tous les travaux de la ferme. Cette année-là, il entreprit de fabriquer une caisse de bois afin d'y déposer les écorces de bouleaux et de cyprès que sa mère utilisait comme bois d'allumage. Jos père, avec ses deux terres avait réussi à vendre du bois de chauffage au notaire et au docteur du village. Le marchand général lui en acheta plusieurs cordes ce qui lui fournissait un revenu non négligeable. Les deux Jos, père et fils, se levaient à la barre du jour, travaillaient dur toute la journée et se couchaient après la prière du soir en famille.

Marie-Marguerite, au contact de sa belle-mère, apprit rapidement à fouler l'étoffe. Filée très fine et tissée mollement, la laine donnait de la flanelle. Filée serrée et tissée serrée, elle donnait de l'étoffe. Pour rendre cette dernière plus résistante, elle devait être foulée. Lorsque les pièces d'étoffe étaient prêtes, toute la famille était mise à contribution pour la corvée de foulage. La grande auge réservée à cet effet était installée dans la grange. La pièce d'étoffe était étendue dans l'auge et arrosée d'eau chaude et savonneuse. Les fouteurs installés tout autour de l'auge, à l'aide de foulons (long bâton de bois), poussaient le tissu vers le centre. Le foulage d'une pièce durait quelques heures. Pour agrémenter la corvée, les fouteurs chantaient à tue-tête et avalaient rasades après rasades, la boisson forte apportée pour la corvée.

Lors du foulage, la pièce d'étoffe rétrécissait du dixième de sa longueur. Séchée puis pressée au fer chaud, cette étoffe devenait presque inusable. Ainsi, toute la famille serait habillée à peu de frais. Le reste de la laine serait utilisé pour tricoter les bas, les mitaines et

les foulards. Ces étapes terminées, l'auge fut séchée et remisee, prête à être utilisée à nouveau.

À la Saint-Michel, fêtée le 29 septembre, Jos mit ses factures à jour. En effet, en Beauce, cette fête demeure une date importante car cette journée est consacrée aux affaires : signature de quittances, remboursements de prêts et d'intérêts... Tout comme son épouse, Jos n'aimait pas devoir quelque chose. Aussi, il se faisait un devoir de toujours régler ses comptes le plus rapidement possible.

À la fin novembre, pour faciliter le déplacement sur ces terres, Jos disposa de part et d'autre du chemin de terre, de longs bâtons d'épinette qui servaient de balises. Ainsi, lors des grosses tempêtes de neige, le cheval ne risquerait pas de perdre la trace du chemin et de s'enfoncer dans la neige molle, au risque de se fracturer la patte. Le chemin croche de la Beauce était difficile à entretenir. Ainsi tous les habitants du rang se faisaient un devoir de bien dégager la route après chaque tempête. En plus, ils devaient pelleter le sentier menant de la maison aux bâtiments.

À Noël, Jos fils reçut sa première paire de raquettes. Cet hiver-là, son père l'initia à la trappe. Il lui montra comment repérer les sentiers utilisés par les lièvres, la façon d'installer les collets, la façon de retirer la fourrure sans la briser et surtout la façon de s'orienter dans les bois. Marie-Marguerite utilisait la viande pour ses civets et ses tourtières. Ainsi, Jos fils, dans ses temps libres, raquettes aux pieds, allait de plus en plus loin en forêt. Il voulait démontrer à son père de quoi il était capable. Au printemps, il put conserver ses premières captures. Il en fit un joli manchon avec l'aide de sa mère et l'offrit à sa tante préférée, Marie-Louise Fecteau.

L'année 1857 apporta bonheur et malheur à la famille Fecteau. En effet, le 23 mai, Augustin Fecteau, père de Jos, décédait à l'âge de 76 ans laissant à son fils une partie de l'érablière, un cochon de lait et un peu d'argent.

Le 3 septembre suivant, Marie-Marguerite mit au monde son septième enfant qu'elle appela Honoré. Philomène maintenant âgé de 7 ans, secondait sa tante Marie en faisant les lits, servant à table et s'occupant des plus jeunes. Elle partageait maintenant sa chambre avec la petite Obéline qui montait au second étage. Toute fière de



ses nouvelles responsabilités, Philomène s'empressa d'aller en informer sa grand-mère paternelle qu'elle adorait. Celle-ci la félicita et lui remit un sous noir emballé dans un mouchoir de dentelle. Philomène conserva ce trésor jusqu'à son décès.

En novembre, Jos fils seconda son père dans les réparations de l'étable, dans l'entretien des outils et le remisage des voitures d'été. En sortant de la grange, les deux hommes virent des gens qui entraient dans la maison. Ne reconnaissant ni le cheval, ni la carriole, ils se hâtèrent de rejoindre la famille. Un grand oncle et sa famille venaient faire leurs adieux avant leur grand départ pour les États-Unis. L'un de leurs fils, installé là-bas depuis trois ans, ne cessait de se vanter de l'argent qu'il faisait en travaillant dans une manufacture de coton et les pressait de venir le rejoindre. Il habitait à Woonsocket, au Rhode Island, États-Unis. C'est en 1844 que la première église catholique fut construite à l'angle des rues Daniel et North Main de cette ville. Leur fils y avait loué une maison tout près.

Aussi, le grand oncle s'était laissé tenter, avait tout vendu et s'apprêtait à rejoindre ce lieu idyllique. Avant son départ, il tenait à venir saluer la famille de Jos et leur apporter un cadeau d'adieu : une magnifique berçante sculptée pour Marie-Marguerite, une main de tabac pour Jos père et deux petits chatons pour les enfants, l'un tout noir et l'autre tigré. Les enfants crièrent de joie à la vue des chatons. Chacun voulait les prendre et les caresser. Jos offrit au grand oncle un pain de sucre d'érable et une bouteille de vin de cerises.

Le 19 mai 1859, Marie-Marguerite donna naissance à un autre fils qu'on appela Georges en souvenir du grand oncle. Avant son départ, le grand oncle avait informé Jos que son frère Arthur voulait lui aussi vendre sa terre au printemps afin de rejoindre son frère aux États. Jos songeait depuis quelques temps à s'installer ailleurs. Son frère Jean qui avait hérité de la terre paternelle voulait agrandir son troupeau et mettre plus de champs en culture. Jos était donc condamné à vivre sur sa petite parcelle de terre, ne pouvant l'agrandir ni d'un bord, ni de l'autre. Aussi, cet après-midi-là, il prit la décision de faire une visite à Saint-Pierre-de-Broughton, pour voir la terre de son grand oncle Arthur. Accompagné d'un voisin qui s'y rendait pour acheter un cheval, Jos se mit en route par une froide journée de novembre.

Étienne Vachon accueillit Jos à bras ouverts lui expliquant qu'il s'occupait de vendre les biens de l'oncle arthur. Il lui montra tout ce qu'il possédait, les bâtiments, l'outillage et l'érablière. Jos tomba amoureux de ce coin de pays et se vit immédiatement propriétaire de ce lot. Après une discussion fort animée, ils se mirent d'accord sur le prix et dès le lendemain, ils se rendirent chez le notaire. Tout heureux, Jos revint à Sainte-Marie-de-Beauce, pressé d'annoncer la grande nouvelle à sa famille.

Le souper fut des plus agités et Jos causa bien des émotions en apprenant à sa famille qu'ils déménageraient au printemps à Saint-Pierre-de-Broughton. Jos n'en finissait plus de répondre aux nombreuses questions de la famille. Il fut entendu que sa sœur Marie Fecteau (sourde et muette) suivrait la famille. Dès le lendemain, Jos informa son frère Jean de sa décision. Ce dernier, surpris mais heureux, accepta de racheter la partie de l'érablière appartenant à Jos ainsi que son lot et ses bâtiments.

---

Pendant tout l'hiver, la famille de Jos fut des plus occupées. Au printemps 1860, son frère Jean et quelques voisins acceptèrent de faire une corvée pour le déménagement de la famille. Marie-Louise, la tante préférée du petit Jos et Judith la tante maternelle, furent également du voyage. Elles resteraient environ un mois pour aider la famille à s'installer dans leur nouveau domaine.

À la messe du dimanche, toute la famille fit la connaissance du curé de la paroisse, l'abbé Louis Charles Ovide Grenier. Ce dernier était heureux d'accueillir cette nouvelle famille dans sa paroisse et les informa des tarifs en vigueur pour les sacrements : mariage avec une messe basse 75 sous, un service pour adulte 3,87 \$ l'été et en hiver 4,37 \$, une sépulture pour un enfant en été 80 sous, une grand-messe 2,50 \$... La même année, il fit construire la première grange ainsi que le premier hangar de la Fabrique. L'on peut affirmer que Jos Fecteau et sa famille étaient devenus des « Saint-Pierrais ».

Un jour, un homme travaillant pour le gouvernement se présenta chez la famille Fecteau afin d'y établir le recensement officiel. Jos

Fecteau déclara qu'il était âgé de 39 ans et son épouse Marie-Marguerite Ferland de 38 ans. Parmi les enfants, ils mentionnèrent Jos 16 ans, Thomas 14 ans, Philomène 11 ans, Césarie 9 ans, Sophie 7 ans, Obéline 6 ans, Honoré 4 ans et Georges 2 ans. De plus, Jos présenta sa sœur Marie Fecteau, sourde et muette, âgée de 40 ans qui demeurerait définitivement avec eux.

La famille habitait une maison en construction car Jos et ses fils n'avaient pas encore terminé l'intérieur de celle-ci car Marie-Marguerite avait eu quelques demandes bien précises. Le cheptel se composait d'une vache (la noire), de deux cochons et d'un cheval (Ti-Gus).

La terre avait une superficie de 84 acres dont 12 acres étaient en culture et 72 acres en forêt (bois debout). Jos possédait deux voitures (l'une d'été et l'autre d'hiver). Les récoltes avaient donné 100 minots d'orge et 20 minots de seigle. Marie-Marguerite avait produit 10 verges de toile et 22 verges de flanelle. On avait engrangé 400 balles de foin et le lait avait fourni 60 livres de beurre. Jos avait deux barils de bœuf de 200 livres d'une valeur de 2,00\$. L'érablière avait fourni 348 livres de sucre d'érable, le verger avait produit pour 5,00\$. L'homme leur expliqua que les avoirs de la famille de Jos Fecteau apparaîtraient dans le recensement de 1861. Jos était fier du compte rendu donné de ses avoirs. Il comptait bien améliorer son train de vie dans les années futures.

Le 9 juin 1861, Marie-Marguerite naissances à son neuvième enfant qu'elle nomma Jos Jean Napoléon. Le petit pesait à peine 5 livres et l'on doutait qu'il passe la journée. Il fut donc ondoyé à la maison par Clément Bisson en présence de Jos Fecteau, père de l'enfant et d'Émélie Lacroix. Cependant Napoléon voulait vivre et ayant repris des forces, il fut présenté au baptême le 16 juin suivant. Jean Fecteau et Émélie Lacroix lui servirent de parrain et marraine.

Le début de l'année 1861 avait été marquée par le décès de deux enfants Fecteau. Marie-Sophie âgée de 7 ans et Georges âgé de 17 mois, succombèrent de la diphtérie, à deux journées d'intervalle les 21 et 23 février.

Accompagné de son fils aîné, Jos parcourut la forêt et l'hiver venu, les deux trappeurs y installèrent leur pièges. La récolte fut très bonne et de nombreuses peaux s'accumulèrent dans le hangar. Jos s'informa au magasin général à qui il pourrait bien les vendre. C'est là qu'il fit la connaissance d'un riche marchand anglais, Robert Grant Ward, qui se montra très intéressé par les fourrures de Jos. Ce dernier l'invita à passer chez lui pour voir par lui-même la valeur de ces peaux. M. Grant fut très impressionné de voir la quantité de fourrures et surtout la qualité de ces dernières. Jos fit une bonne transaction qui lui permit de se procurer les semences et les outils qui lui manquaient.

Au printemps, Jos et son fils aîné, firent le tour des clôtures délimitant la terre. On attela Ti-Gus à la charrette et Jos la chargea de pieux et de perches. Son fils compléta le chargement avec les outils nécessaires aux réparations, hache et masses. Marie-Marguerite vint saluer les hommes et leur remit la nourriture et la cruche d'eau pour la journée.

À la suite de l'hiver, certains piquets avaient cédé, entraînant la cassure des planches de perches. Le tout fut remplacé par du neuf et l'on empila le bois cassé dans la charrette qui servirait de bois de chauffage. À la fin de la journée, le ciel nuageux se fit de plus en plus noir. Les deux hommes, père et fils, se hâtèrent de rentrer à la maison. Les premières gouttes de pluie commencèrent à tomber comme les hommes rangeaient leurs outils. Trois journées entières furent consacrées au redressement et au remplacement des clôtures.

Une semaine plus tard, nos deux hommes repartirent pour nettoyer les fossés. Équipé d'une paire de bottes en caoutchouc et de pelles à manche courte et longue, Jos nettoya tous les fossés. Le fils enlevait les plantes qui envahissaient le cours d'eau, les branches cassées, les pierres qui avaient déboulé et qui obstruaient le canal. Puis il nettoyait le fond en enlevant l'amas de terre accumulé. Jos s'assurait que l'eau s'écoulait des rigoles creusées à intervalles régulières qui empêchaient l'inondation des champs en culture.

Enfin, par une belle journée ensoleillée, on s'attaqua au blanchiment à la chaux des bâtiments. À cette époque, les bêtes sont dehors, aussi on en profite pour ouvrir portes et fenêtres afin de faire aérer.

On balaie le plancher, on brosse les murs puis on lave le tout à grande eau chaude. On répare les crochets servant à suspendre les chaudières, les harnais et les attelages. On nettoie les abreuvoirs des bêtes et les auges à cochons. La dernière étape consistait à tout blanchir à la chaux qui servait également de désinfectant.

Dans l'étable, Jos fit un enclos pour les veaux et à l'écurie, il consolida la stalle de Ti-Gus. L'enclos des cochons fut changé de place car les journées de grand vent, les mauvaises odeurs se répandaient dans toute la maison et indisposaient toute la famille. « Rosie » et sa portée de cochonnets furent réinstallés dans un enclos entre la grange et l'écurie. C'était plus pratique ainsi, car l'hiver Rosie et les cochonnets habiteraient avec Ti-Gus, qui lui était indifférent aux odeurs porcines.

---

Les années passèrent, apportant leur lot de bonheur et de malheur. Le curé Grenier quitta Saint-Pierre-de-Broughton en septembre 1863. Il fut remplacé par l'abbé Nicolas Mathias Huot. De nouvelles familles vinrent agrandir un peu plus la paroisse. Les baptêmes furent à la hausse. Au printemps 1864, l'augmentation de la population obligea les marguilliers à prendre la décision de faire aménager un jubé dans l'église.

Le 11 juillet 1864, par une torride journée d'été, Marie-Marguerite enfanta de son dixième enfant. L'on fit baptiser la petite quelques heures plus tard sous le prénom de Marie-Delvina. L'aînée des filles, Philomène âgée maintenant de 14 ans, fut très fière de porter sa petite sœur sur les fonts baptismaux. Tout au long de la grossesse de sa mère, elle avait espéré cet instant. Sans jamais rien demander, Philomène glissait ici et là quelques allusions sur la naissance future. Marie-Marguerite avait rapidement saisi le souhait de sa fille. Aussi, lorsqu'elle présenta la petite dernière à son époux, elle lui expliqua que Philomène était en âge d'assumer cette responsabilité. Jos se reposait sur sa douce pour l'éducation des enfants, aussi approuva-t-il sans discuter. Il se rendit dans la cuisine où Philomène préparait le souper en compagnie de sa tante Marie.

« Philomène, dis-moi, quel âge as-tu ? »

« 14 ans, Papa ».

« Bien, je considère que si tu es capable de préparer le souper, tu es en âge de porter ta petite sœur sur les fonts baptismaux. Après le souper, nous irons à l'église pour le baptême. J'ai fait prévenir Clément Bisson et Marie-Césarie Vachon qui seront les parrain et marraine ».

« Oh ! merci Papa, merci beaucoup ».

Philomène avait des ailes. Son vœu le plus cher venait de se réaliser. Elle s'empressa de servir le repas, fit la vaisselle à la hâte et mit ses plus beaux atours. À cette époque, il était important de faire baptiser l'enfant le plus rapidement possible pour éviter qu'il ne meure sans avoir reçu le sacrement du baptême et aller ainsi aux limbes. Ce lieu mystérieux, différent du ciel ou de l'enfer, semblait épouvantable pour les nouveau-nés, aussi valait-il mieux se dépêcher pour les faire baptiser.

Pendant cet hiver-là, Jos en profita pour effectuer quelques réparations. Il utilisa des morceaux de merisier pour fabriquer deux chaises dont il tressait le fond avec de la babiche. Puis, il confectionna deux pelles en bois pour remplacer celles de l'année dernière. Enfin, il fit un coffre en bois pour sa chère Marie-Marguerite. Cette dernière réclamait depuis longtemps un coffre où elle pourrait y ranger les tuques, mitaines, foulards...

De son côté, elle s'activa dans la préparation d'une magnifique courtepointe. Puis, elle entreprit de montrer à sa fille Philomène la fabrication de chapeaux de paille. Les deux femmes se rendirent au grenier pour y chercher les tiges de blé. Puis, elles les mirent à tremper dans l'eau froide afin de les amollir. La paille mouillée était plus facile à tresser. La fabrication d'un chapeau demandait une journée d'ouvrage. On tressait les brins puis en commençant par le centre, on cousait les tresses en rond jusqu'à la grandeur désirée. Une fois terminé, l'on rangeait les chapeaux qui seraient utilisés lors de l'été prochain.

Une autre corvée consistait à réutiliser les vêtements des enfants plus âgés pour les adapter aux plus jeunes. Il arrivait parfois qu'un enfant recevait en cadeau une chemise ou une robe neuve, cadeau

de leurs oncles ou tantes, mais cela s'avérait plus rare. Il était donc de mise que chacun porte les affaires des autres.

---

L'année 1866 fut difficile pour la famille Fecteau. Les récoltes furent médiocres, tant dans les champs qu'au potager et Jos avait perdu un veau. Ne pouvant récupérer la viande à cause de la maladie, cette perte venait amincir ses finances. À l'automne, il perdit davantage car son fils Thomas, âgé de 19 ans, décédait. Le corps fut exposé au salon familial pendant trois jours. La parenté et les visiteurs se succédèrent pour prier et offrir leurs condoléances. Ce deuil affecta grandement la famille et plus spécialement le fils aîné Jos. Les deux frères étaient inséparables, travaillant ensemble, partageant la même chambre et les mêmes aspirations. Thomas avait confié à son frère le désir de se marier avec la voisine à l'automne suivant. Jos fut le seul à comprendre sans poser de questions, l'immense chagrin de celle-ci.

Un autre décès vint assombrir la vie de la famille. En effet, le 20 octobre suivant, Marie-Josephte Jacques, leur grand-mère paternelle, décédait à l'âge de 77 ans. Jos père, très attaché à sa mère, s'isola plusieurs heures dans les bois pour pleurer sa peine. Marie-Marguerite demanda à ses enfants de laisser leur père tranquille car il avait besoin de cette solitude pour absorber le choc du décès. Sachant à quel point, il lui était difficile de composer avec des sentiments intenses, Marie-Marguerite ne s'inquiéta point de sa longue absence, certaine que le retour de son homme se ferait sous peu. Jos hérita de sa mère, son chapelet, sa bible et son jonc de mariage. Le peu d'argent revenait à son frère Jean qui l'avait hébergée jusqu'à son décès.

L'année noire se termina en tempêtes et bourrasques de vent. Étant en grand deuil, les festivités de Noël furent plus calmes. Le froid intense s'installa en maître et les sorties furent très limitées. Seuls, Jos et son fils aîné, poursuivaient leur trappe dans les bois.

Début novembre, les Beaucerons fêtaient la Toussaint et le Jour des morts. C'était une obligation d'assister à la messe. Le bedeau sonnait le glas. Une fois la messe terminée, l'on procédait à la criée des

âmes. Les paroissiens apportaient de tout : citrouille, main de tabac, minot de maïs, tuques et mitaines, nourriture, pelle, tapis, animaux... Le crieur prenait place sur le perron de l'église puis il soumettait le tout à l'encan. Les sommes recueillies servaient à faire chanter des messes pour le repos des âmes des fidèles défunts. Après la criée, l'on se rendait au cimetière afin de se recueillir sur la tombe des parents et amis disparus.

À cette époque, les visites à l'église rapportaient au morts des indulgences plénières ou partielles. Elles permettaient aux âmes du purgatoire d'accéder plus rapidement au ciel. En Beauce, une vieille croyance disait qu'il ne fallait pas sortir le soir ~~de~~ la Toussaint car les morts rôdaient sur la terre.

---

La nouvelle année 1867 débuta sur un air de fête. En effet, Marie-Marguerite donnait naissance le 16 janvier, à son 11<sup>e</sup> enfant. On l'appela Marie-Florida, en souvenir du grand oncle des Etats-Unis qui avait envoyé à la famille une jolie carte postale de la Floride. D'ailleurs, Marie-Marguerite conserverait cette carte dans sa bible afin de la remettre à sa fille lorsqu'elle serait plus vieille. Louis Breton et Marcelline Nadeau servirent de parrain et marraine.

Lors de la fête de l'épi rouge, célébrée à la fin août, Philomène eut un coup de cœur pour Jean Roseberry, fils d'Isaac Roseberry et Marcelline Bisson. Par la suite, on vit régulièrement le garçon venir veiller chez les Fecteau. Prenant conscience du sérieux du jeune homme, Marie-Marguerite eut une longue conversation avec sa fille. Elle prépara son mari à vivre d'autres émotions fortes. Aux fêtes, Jean Roseberry et son père, se présentèrent cérémonieusement pour faire à Jos la grande demande en mariage de sa fille Philomène. Pour Jos, c'était une première car c'était le premier enfant de la famille qui convolait en justes noces. C'est avec une grande émotion qu'il accorda la main de sa fille à Jean Roseberry. Les fiançailles furent programmées pour Pâques et le mariage pour l'automne suivant.

Contrairement à l'année noire, 1867 fut très généreuse. La terre noire entretenue par le soleil et la pluie, donna de généreuses portions de



graminées et de légumes. Les petits fruits sauvages se répandirent à profusion assurant la provision de confitures pour toute l'année. Philomène n'avait plus un instant à elle entre les conserves et la préparation de son mariage. Son trousseau fut complété en un temps record. Il est vrai que Marie-Marguerite avait débuté ces préparatifs bien avant la grande demande. Tissage, broderie, tricot... meublaient ses temps libres et tout au long de ses années, elle avait mis de temps à autre une pièce de côté pour le coffre d'espérance de sa fille que Jos avait fabriqué de ses mains.

De plus, tout comme il avait offert un bonnet et un manchon de fourrures à son épouse, Jos en offrit également à sa fille. Philomène pleura de joie, elle qui depuis son enfance enviait sa mère de porter de si belles fourrures. Sa tante Marie qui était très proche de sa nièce, lui confectionna une robe magnifique, toute brodée de dentelle.

Le 15 septembre 1868, Jos, vêtu de ses plus beaux atours, bénit sa fille Philomène et la conduisit à l'autel de Saint-Pierre-de-Broughton où l'attendait son futur époux. Dès la fin de la cérémonie, tous les invités se dirigèrent chez Jos. La journée était magnifique et la chaleur se fit sentir jusqu'au soir. Philomène quitta sa famille au bras de son époux pour rejoindre sa belle famille qui les attendait avec impatience.

Un soir de pleine lune, Jos eut la surprise de voir Thomas Dion frapper à sa porte. Thomas était marguillier et venait sonder Jos à ce sujet. Être nommé marguillier à cette époque, représentait une forme de consécration sociale. Le conseil de fabrique s'occupait de la direction des affaires de la paroisse. Les marguilliers tiennent les livres, voient à l'entretien de l'église, du presbytère et du cimetière. Ils ont leur mot à dire lors de l'engagement de personnel (cuisinière, bedeau...). Ils assurent le bon ordre à l'arrière de l'église et participent aux activités religieuses. Enfin, ils prennent place au banc d'œuvre de l'église. Jos écouta attentivement Thomas lui énumérer les tâches et les avantages d'être nommé marguillier puis déclina poliment l'invitation.

Mi-novembre, monsieur le curé annonça sa visite paroissiale au prône du dimanche. Il rappela à ses paroissiens l'importance de

payer leur dîme et fit l'énumération des rangs qu'il visiterait. Le bedeau avait la charge d'amener le curé de maison en maison mais n'entraît pas. Il en profitait pour fumer ou marcher un peu. D'année en année, l'itinéraire ne variait pas. L'on débutait dans les rangs les plus éloignés de l'église tout en se rapprochant. Habituellement, cette visite s'effectuait fin septembre, début octobre. Monsieur le curé était en retard et son humeur s'en ressentait. De plus ce jour-là, un vent polaire le faisait frissonner. Vers 10 heures, il arriva chez Jos.

Dès son entrée, tous les occupants de la maison s'agenouillèrent pour recevoir la bénédiction. Refusant de se rendre au salon, monsieur le curé préférait la chaleur du poêle à bois, il s'informa de chacun. Marie-Marguerite lui offrit une tasse de thé accompagné de délicieuses galettes à la citrouille. Une fois réconforté, monsieur le curé sortit son petit calepin noir, y nota le nom des membres de la famille ainsi que leur âge et n'hésitait pas à y écrire des notes personnelles. Dans certaines familles, il rappelait à la femme de faire son devoir conjugal et d'avoir un enfant, pour d'autres il recommandait d'éviter les fréquentations trop longues et partout où il passait, il expliquait à la famille l'importance de la confession et de la piété.

Enfin, venait le moment où les enfants se retiraient. Alors le règlement de la dîme était abordé. Certains pouvaient se permettre de payer en argent mais la majorité réglait leur dû en nature. Jos offrit 4 cordes de bois, un minot de blé et un gallon de sirop d'érable, connaissant le goût prononcé du prêtre pour cet élixir. Ce dernier le remercia et lui demanda de lui apporter ça d'ici la fin de la semaine ce que Jos était bien décidé à faire. À chaque année, il s'organisait pour mettre quelque chose de côté afin de payer sa dîme, car pour lui, c'était un devoir moral. Regardant le prêtre repartir, il pensa à Arthémise Bolduc qui aurait sûrement aimé suivre son curé dans sa visite paroissiale. Que de choses elle aurait pu écrire!

---

Le 24 juillet 1869, Marie-Marguerite donna naissance à son 12<sup>e</sup> enfant. Cette petite dernière se prénommera Marie-Célina. Les nouveaux mariés, Philomène et Jean Roseberry, servirent de parrain

et marraine. La venue de cette petite complètera la famille Fecteau. Le ber sera remis jusqu'à l'arrivée du premier-né de Philomène.

Cette même année, les citoyens de Saint-Pierre-de-Broughton, connurent leur nouveau curé, l'abbé François Gagné. Ce prêtre avait une forte personnalité et refusait de se faire mener par le bout du nez. Il tenait à ses opinions et lorsqu'il avait une idée en tête, il était difficile de le faire changer. L'exemple le plus frappant, c'est qu'il fit réparer le presbytère malgré l'opposition des gens de la paroisse. Cet incident provoqua un grand froid de part et d'autre. On lui causa toutes sortes d'ennuis tant et si bien qu'il dut partir après seulement 23 mois de cure. Les Saint-Pierrais n'aiment pas se faire dominer et se faire conduire à la baguette. Pour être honnête, je dois rajouter qu'il y eut quelques grenouilles de bénitier qui ont regretté le départ hâtif du curé Gagné mais celles-là, on les passe sous silence.

L'hiver se présenta dès le début novembre avec sa froidure, ses vents et ses monticules de neige. Comme à chaque année, les festivités de Noël amenèrent son lot de visiteurs et la famille Fecteau était prête à les recevoir. Le 31 décembre, Marie-Marguerite prépara sa boîte pour la guignolée. Elle y mit un pot de confiture, du sucre du pays et quelques vêtements. C'était le moment de l'année où l'on demandait aux mieux nantis de partager avec les plus pauvres de la paroisse. Ce soir-là, des carrioles parcouraient tous les rangs pour recueillir les dons. Deux petits coups à la porte et on entendait chanter :

« Bonjour le maître et la maîtresse  
et tous les gens de la maison  
Nous avons fait une promesse  
De v'nir vous voir une fois l'an »

Jos leur offrit un p'tit verre, Marie-Marguerite leur donna sa boîte puis le groupe repartit vers une autre chaumière. La quête terminée, l'on divisa les produits récoltés puis l'on se rendit les distribuer aux plus démunis de la paroisse. Monsieur le curé avait dressé sa liste à partir de ce qu'il avait vu lors de sa visite paroissiale.

L'année 1870 n'épargnera pas la famille Fecteau en émotions fortes. Jos, fils aîné de la famille, âgé de 25 ans, annonçait à son père qu'il allait se marier. Toute la famille contribuera aux préparatifs de la noce. À part Jos, six autres enfants demeuraient toujours à la maison : Césarie Obéline, Honoré, Napoléon, Marie-Delvina et Marie-Florida. Afin de donner un peu d'intimité aux futurs époux, il fut décidé de bâtir une rallonge à la maison du côté sud. Jos père n'eut aucune difficulté à trouver de l'aide des voisins, Ainsi tout l'automne, les hommes travaillèrent d'arrache-pied et la rallonge fut rapidement construite.

À l'apparition des neiges, les murs furent isolés et l'intérieur terminé. Les parents de la future épouse mirent la main à la pâte et tout fut meublé rapidement. Le temps des fêtes fut propice aux cadeaux utilitaires. Malgré la curiosité des visiteurs, personne ne fut autorisé à regarder avant le mariage.

Le premier janvier 1870, Jos fils vint s'agenouiller devant son père pour lui demander sa bénédiction. Jos père vivait toujours ce moment solennellement. Il voyait son épouse, ses enfants et ses petits-enfants, recueillis humblement devant lui et cette vision lui amenait souvent les larmes aux yeux. Puis, il élevait la main et prononçait les mots d'usage « Je vous bénis tous, au nom du père, du fils et du Saint-Esprit ». Chacun se relevant, s'empressait d'émettre leurs vœux « Bonne et heureuse année son père et le paradis à la fin de vos jours ».

Pour mettre fin aux émotions, Jos leur demandait de se préparer pour la grand messe. Une fois cette dernière terminée, tous les paroissiens ne pensaient qu'à fêter. C'était une suite ininterrompue de repas copieux, de danses, de chants, d'histoires, de boisson, de fumée... Puis progressivement la maison se vidait, un dernier au revoir et un coup de fouet au cheval et chacun retrouvait son chez soi. La maîtresse de maison s'organisait pour coucher la parenté qui était de l'extérieur.

Une semaine plus tard, soit le 6 janvier, l'on fêtait l'épiphanie. Cette fête rappelait la visite des trois rois mages à la crèche : l'un apportant de l'or, l'autre de l'encens et enfin le troisième de la myrrhe. L'histoire de Gaspard, Melchior et Bathalzar faisait rêver les enfants qui se

voyaient à dos de chameau, parcourant l'immensité du désert en suivant une étoile et aller remettre leur trésor à l'enfant Jésus nouveau-né. De retour de la messe, dans chaque famille, avait été confectionné un gâteau dans lequel on y avait incorporé une fève. Celui ou celle qui avait la fève, se voyait couronné pour la journée. De plus, cette personne était libérée de toutes ses corvées. Chacun espérait trouver la fève et parfois les enfants se gavaient de deux ou trois morceaux pour tenter l'obtenir.

Le 2 février suivant, fête de la « Chandeleur », toute la famille se rendit à l'église. Les paroissiens leurs cierges allumés, faisaient le tour de l'église en chantant. Cette procession était suivit de la messe pendant laquelle le prêtre bénissait les cierges. Ces derniers avaient, disait-on, des pouvoirs de protection et de guérison. On les rapportaient donc précieusement à la maison. Enfin, une croyance populaire affirmait que ce jour-là, la marmotte prédisait le temps futur qu'il ferait selon si elle voyait son ombre ou pas.

Le 22 février 1870, à l'église Saint-Pierre-de-Broughton, s'unissaient pour la vie, Jos Fecteau fils et Célanire Bisson, fille de Clément Bisson et Émélie Lacroix. Les festivités durèrent trois jours et tous purent satisfaire leur curiosité en allant visiter les nouveaux mariés. Marie-Marguerite, inscrivit ce mariage dans son carnet, pour tous les moments importants de ses autres enfants.

À l'automne de la même année, le représentant du gouvernement se présentait à la ferme pour y établir le recensement de Saint-Pierre-de-Broughton (effectif en 1871). Jos Fecteau dit avoir 48 ans et son épouse Marie-Marguerite 47 ans. Les enfants mentionnés sont : Césarie 17 ans, Obéline 15 ans, Honoré 13 ans, Napoléon 10 ans, Delvina 6 ans et Marie (Florida) 4 ans. Furent inscrit également le couple de jeunes mariés, Jos fils 25 ans et son épouse Lucie (Célanire Bisson) âgée de 20 ans. La sœur de Jos père, Marie Fecteau (sourde muette) âgée de 56 ans. Il est également mentionné que Jos père était capable d'écrire.

Son cheptel se composait de deux moutons, un cochon, une vache et un cheval. Il avait 40 arpents de terre occupés dont quatre étaient en pâturage. La terre avait produit 32 minots d'avoine, 20 minots d'orge, 20 minots de sarrasin, 5 minots de blé, 3 minots de graines de lin et

25 minots de graines de trèfle. Jos avait engrangé 750 balles de foin. La famille avait récolté 125 minots de patates, 50 livres de beurre, 100 livres de sucre d'érable, 15 livres de chanvre, 6 verges de drap, 4 livres de laine et 80 verges de toile.

Jos avait récolté 15 livres de tabac et fendu 40 cordes de bois de chauffage. Comme trappeur, il est mentionné que Jos possédait 10 fourrures de rats musqués, 3 fourrures de vison, 1 fourrure de martre et 6 autres fourrures. La situation de la famille Fecteau s'était grandement améliorée depuis dix ans.

Le bonheur de la famille Fecteau allait être amoindri. La petite dernière, Marie-Célina, âgée de huit mois, avait pris froid pendant les fêtes. Sa mauvaise grippe se changea rapidement en pneumonie et personne ne put la sauver. Elle décédait le 19 mars 1870. Une fois de plus, la famille Fecteau se rendit au cimetière. Le cœur brisé, Marie-Marguerite suivit son enfant dans son dernier repos. Au retour, les larmes aux yeux, elle inscrivit le décès de la petite dans son carnet. Elle eut une pensée pour ses autres petits anges qui accueillaient sûrement sa petite Marie-Célina.

-----

Au printemps 1871, le marchand anglais, Robert Grant Ward, s'arrêta chez Jos pour les transactions de fourrures. Pendant que Jos négociait ses peaux, Marie-Marguerite réchauffait sa tarte au sucre. Elle savait que le marchand avait la dent très sucrée. Une fois les affaires réglées, Jos invitait le marchand à reprendre des forces avant de poursuivre son chemin. Tout en se régaland, monsieur Ward donnait des nouvelles de la région. Untel avait passé au feu, un autre s'était cassé la jambe en faisant une chute du toit de la grange. Un autre se préparait à quitter le pays pour les terres des États et des fermes étaient à vendre à Saint-Adrien d'Irlande. Ce dernier potin attira l'attention de Jos. Sa terre en bois debout s'épuisait rapidement et Jos voulait établir son fils aîné de façon convenable. Il questionna le marchand qui lui recommanda d'aller voir sur place.

Dès la fonte des neiges, Jos père et fils, passèrent deux jours chez un petit cousin habitant depuis peu cette paroisse. Honoré, alors âgé de 15 ans, était fier de se voir confier les travaux de la ferme. Pour sa

part, Marie-Marguerite, pressentait que son homme avait la *bougeote* et qu'il lui faudrait une fois de plus se réimplanter ailleurs. Foi de Jarret Noir ! Si cela arrivait, ce serait la dernière fois. Marie-Marguerite retourna à son gâteau qu'elle préparait pour les visiteurs du dimanche. Césarie aurait donné cher pour lire dans les pensées de sa mère et allait lui demander lorsque son frère Honoré fit son entrée apportant le lait pour la famille.

À leur arrivée à la paroisse Saint-Adrien d'Irlande, Jos père et fils, furent très étonnés de voir l'état des lieux. Saint-Adrien n'était pas une paroisse mais un grand chantier de construction. Ici et là, les arbres avaient été abattus et parfois l'on croisait une maison de bois ou un camp en bois rond. Ce n'était ni plus ni moins qu'une simple mission à ses débuts.

Jos ébahi regarda son père et lui dit d'un ton moqueur : « Pâ, vous qui vouliez recommencer à neuf, c'est l'endroit rêvé pour ça ! ».

Jos regarda son fils et sans qu'un mot ne sortit de sa bouche, il poursuivit son chemin. Le petit cousin l'accueillit à bras ouverts. Bien que très pauvre, il partagea avec ses invités le peu qu'il avait. Wilhelmine, son épouse, toujours souriante, avait su préparer un repas très appréciable. Lorsque Jos leur avait remis des cadeaux en dédommagement des repas et du coucher, les larmes coulaient le long des joues du petit cousin. Sucre d'érable, pots de confitures, citrouille, main de tabac et deux fesses de pain frais du jour furent déposés sur la petite table de la cuisine.

Après le souper, les hommes sortirent pour fumer une pipée. Jos s'informa des terres à vendre, de leur emplacement, de leur prix, s'il y avait des érablières ... Le petit cousin ne cessait de vanter la richesse de sa terre et celle de la forêt. Dès qu'il mentionna les animaux à fourrures, Jos sut qu'il venait de se faire avoir par son point faible. Ce soir-là, il s'endormit en rêvant de l'immensité des bois.

Le lendemain, ils visitèrent quelques lots et l'un d'eux frappa Jos en plein cœur. Une grande terre en bois debout, une érablière du côté sud et un petit ruisseau serpentait les terres. Jos se vit déjà propriétaire des lieux. De retour au campement, les deux Jos aidèrent le petit cousin à fendre son bois. À l'heure du dîner, les

cordes s'empilaient sur le mur nord de la maison. De plus, Jos fils installa une petite clôture de perches autour d'un rectangle qui servirait de jardin potager. Le petit cousin fut très heureux du travail accompli et promit à Jos de l'aider s'il viendrait s'installer par là.

Pendant le voyage de retour, Jos offrit sa maison de Saint-Pierre-de-Broughton à son fils. Ce dernier refusa, préférant s'installer à Saint-Adrien. Il fut donc convenu que l'un aiderait l'autre dans leur installation. Par chance, la vente des fourrures avait rapporté gros cette année et Jos se dit que c'était le moment ou jamais. Les hommes arrivèrent après souper, fatigués et surtout affamés. La table fut rapidement dressée et pendant que ces derniers se rassasiaient, les questions fusaiement de toute part. Rendu au dessert, Jos daigna commencer à parler et ne s'arrêta qu'une fois tout dit. Le silence s'établit aussitôt comme si chacun digérait toutes les informations reçues.

Jos et Célanire se retirèrent dans leurs appartements. Jos attendait patiemment en buvant sa tasse de thé, que Marie-Marguerite lui fasse part de ses opinions. Il connaissait bien sa femme et savait qu'il y aurait des conditions. Les enfants montèrent dans leur chambre accompagnés de leur tante Marie. En bas, Marie-Marguerite se décida enfin à parler : « Jos, penses-y bien, on n'est plus de jeunes tourtereaux, on aura 50 ans bientôt ».

« Justement Marie, je veux nous installer pour nos vieux jours. Ici, on ne pourra pas établir tous nos enfants. De plus, ma terre en bois debout est pratiquement bûchée. J'ai fait une bonne vente de fourrures ce printemps pis la vente de la terre et des bâtiments vont rapporter un peu. Justement Ti-Bert se cherchait une terre pour établir son fils Napoléon. »

« Quoi, je pensais que tu y établirais Jos. »

« Je lui en ai parlé en chemin, Jos préfère nous suivre à Saint-Adrien, ainsi on pourra continuer de travailler ensemble. La première année sera la pire mais après, on sera heureux et fiers de notre avoir ».

« Foi de Jarret Noir Jos Fecteau, si tu me jures sur la bible de ta mère que ce sera le dernier déménagement, je suis d'accord ».

Jos se leva, prit la bible entre ses mains et dit :



« Sur la sainte bible, ma douce, je te jure que ce sera le dernier ». Il reposa la bible sur l'étagère, prit Marie dans ses bras et l'embrassa tendrement. Le sort en était jeté.

Une fois de plus, le branle-bas de combat fut déclaré. Toute la famille se mit à l'œuvre. Pendant que Jos réglait les papiers de vente et d'achat. Jos fils et Honoré firent des plans de déménagement. Tout en annonçant la bonne nouvelle, ils recrutèrent parenté, voisins et amis pour le jour « X ».

Dès la semaine suivante, les hommes se rendirent à la paroisse Saint-Adrien d'Irlande sur le lot 568, pour bûcher, essoucher et nettoyer un emplacement pour la future maison. Le petit cousin accueillit tous les travailleurs et Wilhelmine s'occupa de les nourrir. Il faut dire que Marie-Marguerite et Marie (sœur de Jos) avaient rempli la charrette de nourriture pour la semaine.

Monsieur Ward, ayant appris la nouvelle, se présenta un matin avec une charrette rempli de planches et de madriers. Il présenta un papier à Jos sur lequel était écrit qu'en retour du bois, Jos s'engageait à lui donner les fourrures de sa trappe d'hiver pour les deux prochaines années. Naturellement, le nombre de peaux y était mentionné. De plus, Marie-Marguerite devrait lui fournir trois tartes au sucre pour le temps des fêtes. Jos en parla avec sa femme. Celle-ci fit rajouter au contrat que s'il creusait un puits, elle le fournirait en tartes pour l'année. À la surprise générale, M. Ward accepta aussitôt.

Quelques jours plus tard, le notaire fut estomaqué de rédiger ce contrat. Il le relut à trois reprises devant ses clients. Une dernière surprise attendait le notaire car M. Ward exigea que Marie-Marguerite signe elle aussi compte tenu de son engagement dans cette affaire. Cet acte notarié passera à l'histoire par l'originalité de son contenu et par le fait qu'une femme ait signé le papier notarial.

Les semaine suivantes, tout le monde mit la main à la pâte : Philomène et son mari Jean Roseberry, la famille Bisson, les frères et sœurs de Jos ainsi que la belle-famille. La charpente de la maison fut rapidement montée, le toit installé et enfin l'on boucha fenêtres et portes. Une grande galerie courrait tout le long de la façade.

Aussitôt essouché, Marie-Marguerite aidée de ses filles ensemençèrent le jardin. Jos fils ébrancha deux bouleaux de bonne taille et y installa une corde à linge au grand plaisir de ces dames. Les murs furent isolés avec du bran de scie. Enfin, on y installa le poêle à deux ponts, fierté de Marie-Marguerite. Pendant que les hommes déchargeaient les meubles, les femmes installaient les rideaux aux fenêtres. Monsieur Ward avait tenu parole et un puits fut rapidement creusé en arrière de la maison. Le sourcier y trouva une nappe d'eau claire et froide, délicieuse au goût et rafraîchissante à souhait.

Au premier étage de la maison, on y trouvait une grande cuisine, le salon, la chambre des maîtres et un grand garde-manger rempli d'étagères. Au second étage, il y avait quatre grandes chambres et un garde-robe pour les vêtements d'hiver. C'est que Marie-Marguerite avait négocié serré avec son mari. Jos, honnête jusqu'au bout des doigts, avait suivi les instructions de sa douce à la lettre.

Il fallut revenir à Saint-Pierre-de-Broughton quelques jours pour faire les foins car Jos avait conservé ses récoltes lors de la vente de sa terre. La parenté les hébergea et tout se déroula dans la fête. Afin de remercier tous ceux et celles qui les avaient aidés, Marie-Marguerite donna une grande fête. Le petit cousin fut de la fête et apporta sa musique à bouche. Cette soirée resterait gravée dans la tête de tous les participants.

Pour l'instant, Jos fils et son épouse Célanière, restaient avec la famille. Pendant l'hiver, les hommes de la famille et le petit cousin bûcheraient tant pour le bois de chauffage que pour les préparatifs de la maison de Jos fils. De plus, Jos trouva en son petit cousin, un chasseur émérite. Les deux hommes partaient régulièrement dès l'aube pour ne revenir qu'à la nuit tombée. Les peaux de fourrures s'empilaient et la viande fut apprêtée à toutes les sauces. Honoré était fier de remplacer son père sur la ferme. Il avait même initié son jeune frère Napoléon aux travaux d'hiver.

Jos fils avec l'aide de son épouse, avait dessiné bien maladroitement le schéma de leur future maison. De dimensions plus modestes, cette maison s'élèverait fièrement sur un monticule situé pas très loin du ruisseau. Célanière se voyait déjà se bercer sur sa galerie en écoutant

le chant des oiseaux et celui du ruisseau. Dans les faits, ce ruisseau séparait les terres du père et du fils.

C'est l'abbé Julien Melchior Bernier, curé de Saint-Ferdinand, qui fut le premier desservant de la mission Saint-Adrien. Une petite maison en bois rond de 18 pieds par 22, fut convertie en chapelle temporaire. L'abbé Bernier venait quatre ou cinq fois pendant l'année et le reste du temps, les gens devaient se déplacer à la paroisse Saint-Ferdinand.

En 1874, l'abbé Bernier déclarait que la mission comptait une soixantaine de familles. Trois ans plus tard, il y en aura 114. La mission grossissait rapidement. Le curé de Saint-Ferdinand fut épaulé par un jeune prêtre fraîchement ordonné en 1876, l'abbé Joseph-Alphonse d'Auteuil, originaire de Rivière-Ouelle dans le comté de Témiscouata. Progressivement, il partagea la responsabilité de la mission de Saint-Adrien d'Irlande avec son curé. Lors de ces visites, l'abbé d'Auteuil se logeait chez M. Louis Bernier, neveu du curé. Le service religieux fut assuré en moyenne une fois par mois par le curé et son vicaire. La population de la mission en 1877 se chiffrait à 872 âmes.

Lors de l'installation de la famille Fecteau à Saint-Adrien d'Irlande, Obéline était âgée de 16 ans. Parmi les gens qui avaient aidé la famille à se construire, il y avait eu un dénommé André Laflamme et son fils Léon. Ce dernier avait souvent regardé la jeune Obéline qui n'était pas indifférente aux œillades du garçon. Lors des années suivantes, cette jeunesse s'était revue lors de différentes festivités. Le Père Laflamme qui avait déjà vu neiger et qui connaissait la vigueur de son garçon, avait rapidement pris les choses en main et rencontré Jos Fecteau.

« Si ta fille est consentante Jos, il faudrait marier ces deux jeunes tourtereaux avant qu'un malheur n'arrive à ta fille ».

« Merci de ton honnêteté André, j'en parle à Obéline et te donne aussitôt des nouvelles ».

Obéline qui allait sur ces 19 ans, était prête depuis longtemps et s'empressa d'accepter cette offre alléchante.

Ainsi, le 5 avril 1875, à la paroisse Sainte-Agathe de Lotbinière, s'unirent Léon Laflamme, fils d'André Laflamme et Ursule Breton et Obéline Fecteau, fille de Jos Fecteau et Marie-Marguerite Ferland. Quelques mois auparavant, le Père Laflamme avait établi son fils sur une terre de Sainte-Agathe, qu'il avait hérité de sa mère l'année auparavant. L'avantage était que tous les bâtiments étaient déjà construits et que la maison était prête à recevoir les nouveaux mariés. Dès le retour de l'église, les noces furent donc célébrées dans la maison même des jeunes mariés. La nourriture abondante, la musique endiablée et le p'tit remontant du Père Laflamme contribuèrent à la réussite de ces noces mémorables.

Le 15 mai suivant, Jos Fecteau fils et son épouse Célanire Bisson entrèrent dans leur nouvelle maison. Marie-Marguerite fit une belle surprise à sa bru en lui donnant de beaux rideaux qu'elle s'empressa d'accrocher aux fenêtres. Dans la semaine qui suivit, Célanire fit son premier potager. Le soir, elle sortit sa berçante sur la galerie, mais ne put y rester très longtemps à cause des moustiques. Son époux installa la berçante près de la fenêtre afin qu'elle puisse poursuivre son travail de raccommodage tout en regardant à l'extérieur.

À l'automne, Jos Fecteau (père) se rendit chez l'un de ses voisins pour le charbon de bois. Onésime Gilbert faisait brûler une grande quantité de feuillus sur son terrain. Armés de pelles et d'arrosoir, quelques voisins dont Jos, surveillaient le feu. Lorsque ce dernier devenait assez bas, les hommes à l'aide de râteaux de fer, retiraient les charbons et les faisaient refroidir en les arrosant souvent. Lorsque ces derniers étaient refroidis, ils étaient entassés dans des sacs de jute puis livrés à la gare de Sainte-Julie. Cette production de charbon de bois fut très importante à Saint-Adrien d'Irlande. Plus tard, Onésime invita Jos à venir couper du merisier pour la fabrication de plançons. Jos Roberge, marchand général de la mission Saint-Alphonse, était son plus fidèle acheteur. En retour du travail accompli, Onésime Gilbert vint aider Jos à faire du bois de chauffage.

Depuis 1874, Monsieur Robert Grant Ward avait obtenu un permis de concession forestière sur le lot 27 du Rang V dans le Canton de Thetford. Jos Fecteau et Onésime Gilbert avaient parfois travaillé pour lui en bûchant du bois, ce qui leur donnait un peu d'argent. Une

fois le terrain nettoyé et les branchages brûlés, nos deux compères s'aperçurent que les bleuets étaient prolifiques.

Par un dimanche de la mi-août 1876, comme il n'y avait pas de mission (l'abbé d'Auteuil n'y venant qu'une fois par mois), Jos et Onésime décidèrent d'aller cueillir les bleuets sur la terre de M. Ward. Accompagné de ses deux fils, de Jos et Gédéon Gilbert, ainsi que d'une autre de leurs connaissances Jos Roy, Onésime rejoignit Jos Fecteau à l'entrée du bois. C'était une journée magnifique et Jos se régala en pensée à l'idée des bonnes poutines aux bleuets de Marie-Marguerite. Les seaux s'emplissaient rapidement et la bonne humeur régnait chez nos compères. Comme il faisait encore chaud, les hommes s'arrêtèrent pour boire et fumer une pipée.

Jos laissait vagabonder ses pensées lorsqu'une roche attira son attention. C'était une pierre des plus étranges, de couleur verte. Il en prit une dans ses mains et s'aperçut qu'elle se brisait facilement du bout de l'ongle en donnant une fibre douce. Il l'a montra à Onésime et aux autres. À l'aide de leurs couteaux, ils détachèrent des morceaux de minerai et les apportèrent avec eux pour les montrer à la famille et aux amis.

Ce soir-là, tout le monde se régala de bonnes poutines aux bleuets. Comme Jos montrait les fameuses roches à sa famille, M. Ward frappa à la porte. Il passait chercher ses fameuses tartes au sucre, préparées par Marie-Marguerite. Jos profita de cette visite pour lui montrer la pierre étrange.

« Regardez ce que j'ai trouvé sur vos terres cet après-midi ».

« Comme cette pierre est étrange. Où l'avez-vous trouvée exactement ? »

« Il y en a partout sur le sol. Je suis allé cueillir des bleuets et en faisant une pause pour me reposer à l'abri du soleil, j'ai vu cette roche. En regardant autour de moi, je me suis aperçu qu'il y en avait plein d'autres. Avez-vous remarqué que la roche se brise facilement et qu'elle donne une fibre très douce ».

« Oui, je vois ça. Pourrais-je en avoir quelques morceaux, j'aimerais bien les montrer à un ami géologue ».

« Bien sûr, apportez celles que vous voulez. De toutes façon elles vous appartiennent car je les ai prises sur votre terrain ».

Marie-Marguerite apporta à M. Ward une autre tasse de thé et une poutine aux bleuets.

« Voulez-vous goûter à ma poutine ? »

« Non merci Mme Fecteau, comme vous le savez, moi je préfère la tarte au sucre ».

Et c'est ainsi que M. Ward repartit ce soir-là avec ses tartes au sucre et ces pierres spéciales.

Dans les jours qui suivirent, Robert Grant Ward fit parvenir des échantillons de pierre à Québec. L'évaluation fut des plus décevantes car leur valeur était de piètre résultat. Se fiant à son instinct, il envoya d'autres échantillons à Boston. Cette fois-ci, la réponse fut très positive. Un représentant de la compagnie de Boston lui demanda d'acheter un lot pour l'exploiter. À cette époque, les terres appartenaient à la Couronne mais M. Ward avait déjà un permis de colonisation depuis deux ans. Il s'empressa donc d'acquérir les concessions minières de ce lot. En mai 1878, Il obtint 218 acres de terrain qu'il paya 218 \$, soit 1 \$ l'acre.

Cependant, peu auparavant, soit le 13 avril 1878, M. Ward revendait à la compagnie *Boston Asbestos Packing*, la moitié du lot 27 (partie sud-ouest, soit 100 acres) pour la somme de 4 000 \$. Voilà un bel exemple de spéculation foncière ! De plus, Robert Grant Ward n'était pas encore officiellement propriétaire de ces terres puisqu'il ne le sera qu'en mai soit un mois après la vente. Puis, il fonda la compagnie « *Ward Brothers Co.* » pour exploiter l'autre moitié du terrain.

Le représentant de la compagnie de Boston s'aperçut de la supercherie sur l'acte de vente. La compagnie traîna Robert Grant Ward en justice car ce dernier refusait de rectifier l'acte de vente. C'était la moitié nord-est du lot 27 que la Compagnie avait achetée et sur l'acte notarié, il était mentionné que c'était la partie sud-ouest dudit lot. Après la présentation des preuves de la part de la Compagnie, le 11 octobre 1880, la Cour condamnait M. Robert Grant Ward pour supercherie envers la « *Boston Asbestos Packing* ». La Cour le somma de refaire à ses frais un autre contrat notarié rectifiant les données. Cet accroc ne lui enlève pas le mérite d'avoir fait analyser les pierres et d'être l'un des pionniers des mines d'amiante de la région.

La nouvelle de la découverte du chrysotile se répandit comme une traînée de poudre et bientôt, M. Ward se retrouva avec des voisins de taille : d'une part, les frères Johnson sur le lot 27 du Rang VI et d'autre part, les frères King sur le lot 26 du Rang VI et les lots 5 à 26 du rang V.

Les frères Johnson, Samuel, John III, William James et Andrew Stuart, exploitèrent le lot que la famille avait obtenu de la Couronne. Profitant des relations de son père, Andrew Stuart envoya de par le monde plusieurs lettres accompagnées d'un spécimen d'amiante et donna des informations sur les nombreuses possibilités de cette fibre. Encouragés par les réponses obtenues, les frères Johnson, conscients de la valeur financière de cette fibre, firent appel à deux partenaires financiers, l'honorable George Irvine et monsieur John Mooney. La compagnie Johnson opérera ses exploitations jusqu'en 1964. De leur côté, James et William King commencèrent à exploiter leur lot sous la raison sociale « King Brothers Co. ». En 1909, la King ainsi que plusieurs autres compagnies seront fusionnées pour former la compagnie qui adoptera le nom en 1912 de « *Asbestos Corporation of Canada Ltd* ». Le 20 mai 1933, la King Brothers Co. sera dissoute.

Dans la famille Fecteau, Césarie, qui avait coiffé la Sainte-Catherine, refusait de terminer ses jours en célibataire. Pourtant, elle participait à toutes les festivités qui se présentaient à elle. Ce matin-là, elle accompagna sa mère au jardin, trouvant que cette dernière était bien pâle. Après une heure de travail, Marie-Marguerite eut une faiblesse et s'écroula. Césarie lui tamponna la figure avec de l'eau fraîche ce qui ramena sa mère à la conscience.

« Maman, allez vous reposer, il fait trop chaud aujourd'hui pour vous. Je vais terminer seule ».

« Merci ma fille, je vais suivre ton conseil ».

Césarie était d'autant plus inquiète que sa mère ne suivait jamais les conseils de ses enfants. Elle la confia à sa tante Marie, lui expliquant par des gestes ce qui venait d'arriver. Sourde-muette, Marie s'était habituée aux mimes des enfants et saisit tout de suite la gravité de la situation.

Césarie retourna au jardin et travailla mécaniquement, plongée dans ses pensées. Tout à coup, une ombre la voila.

« Excusez-moi Mademoiselle, pourriez-vous m'indiquer où je trouverais un trappeur dans les environs ? ».

« Mon père se nomme Jos Fecteau et il est trappeur ».

« Excusez-moi, je ne me suis pas présenté. Je m'appelle Phydime Bernard et j'aimerais me procurer une fourrure pour l'anniversaire de ma mère. Il est vrai qu'il est tard en saison mais peut-être que votre père aurait quelques peaux à me vendre ».

Comme Césarie s'apprêtait à lui répondre, Jos fit son entrée dans la cour.

« Oh ! le voilà justement, vous pourrez lui demander vous-même ».

« Merci M<sup>lle</sup>, excusez-moi de vous avoir dérangée ».

« Ce n'est rien, bonne journée ». Sur ces mots, Césarie retourna à son travail tout en épiant l'étranger. Pendant que les deux hommes discutaient, Césarie prit plaisir à écouter cette voix grave qui résonnait comme une musique à ses oreilles. Elle le vit partir à regret. Le jeune homme la salua au passage et reprit sa route. Jos qui fut témoin de la scène, eut un léger sourire en pensant « Y était temps bonyeux ! ».

Monsieur Bernard revint la semaine suivante et acheta quelques peaux à Jos. Même si elles étaient un peu défraîchies, Jos avait eu le temps de les travailler afin de leur redonner un peu de lustre. Mais en homme honnête, il diminua son prix et en expliqua le pourquoi à son acheteur. Ce dernier le remercia d'être si honnête et les deux hommes fumèrent une pipée pour conclure le marché.

« Monsieur Fecteau, connaissiez-vous une jeune fille sérieuse et travaillante qui pourrait venir s'occuper de ma vieille mère pour une semaine ? Ma sœur se rend à Québec par affaires et je ne peux laisser Mère seule. Vous comprenez, elle a 86 ans et même si elle est en forme, elle ne peut s'occuper seule de la maison ».

« La semaine dernière, vous avez fait connaissance avec ma fille Césarie. C'est une bonne travaillante, si elle accepte, je suis prêt à la laisser partir ».

« Espérons qu'elle acceptera. Elle aura de bons gages et naturellement sa chambre privée ».

« Allons lui demander ».



Césarie n'en croyait pas ses oreilles, elle allait travailler à la maison de cet homme si avenant. En peu de temps, elle fit ses bagages et suivit son patron. Sur le chemin, elle eut des doutes relatifs à la vieille dame. Voyant son expression, M. Bernard la rassura en lui affirmant que sa mère était une femme très enjouée. En arrivant à la maison, Césarie était malgré tout un peu nerveuse. Lors des présentations, elle sut tout de suite que ce travail serait facile et qu'elle s'entendrait très bien avec la dame âgée. Les jours qui suivirent, confirmèrent ses dires. Dans cette maison, tout était prétexte à rire et à chanter.

La semaine se transforma en mois et en septembre, Marie-Thérèse, la sœur de M. Bernard, leur annonça son entrée en religion. Bien que très émue, l'on fit la fête pour souligner cette vocation. Phydime Bernard prit des arrangements avec Jos Fecteau afin de conserver Césarie à son travail. Il amena même sa mère et la présenta à la famille Fecteau. Tout le monde fut conquis par cette vieille dame un peu rigolote.

Ce qui devait arriver, arriva et à la fin octobre, Phydime se présenta seul chez Jos sur un jour de semaine. Intrigué et vaguement inquiet, Jos le reçut simplement sur la galerie arrière où deux berçantes les attendaient. Phydime refusa de s'asseoir et sortit de ses poches, une paire de gants gris qu'il enfila.

« Monsieur Fecteau, j'ai l'honneur de vous demander la main de votre fille ».

Jos eut la surprise de sa vie. Il ne s'attendait pas à ce que ça aille si rapidement. Il lui demanda de s'asseoir et le questionna au sujet des gants gris.

« C'est une vieille coutume dans ma famille. Ce sont les gants de mon grand-père. Lorsqu'on veut épouser une jeune fille, on doit faire sa demande gantée. À sa mort, mon père m'a transmis ses gants en me souhaitant de trouver une femme afin de pouvoir poursuivre à mon tour la tradition ».

« En avez-vous parlé à votre mère et à Césarie ? »

« Oui monsieur Fecteau, les deux sont d'accord. Cependant, Césarie préférerait vous demander la permission elle-même. Je voulais seulement tâter le terrain ».

« Bien, j'en parlerai dimanche avec Césarie ».

« Merci bien, la semaine va me sembler bien longue. Au revoir M. Fecteau. Mes salutations à votre dame ».

Sur ces mots, Phydime reprit sa route, confiant que sa demande serait acceptée. Il avait hâte de raconter aux deux femmes de sa vie, comment l'entretien s'était passé. En pensée, il voyait sa mère allumer un cierge pour remercier Saint-Antoine. Le dimanche arriva et Césarie informa ses parents de ses intentions. Ces derniers acceptèrent avec enthousiasme. Le mariage serait célébré après les fêtes en début d'année. Une seule ombre au tableau vint amenuiser la fête. Marie-Thérèse ne pourrait pas assister au mariage de son frère compte tenu qu'elle serait en retraite fermée.

Le mariage fut béni le 7 janvier 1878 à la paroisse Saint-Ferdinand. Phydime Bernard, fils de feu Louis Bernard et Marie Nadeau, épousait Césarie Fecteau, fille de Jos Fecteau et Marie-Marguerite Ferland. La cérémonie fut intime car à part sa sœur Marie-Thérèse, il n'y avait pas d'autres enfants. Aussi, la famille Fecteau accepta de limiter les invités à la famille propre.

Césarie réalisait enfin son rêve et quitta sa famille, radieuse au bras de son nouvel époux. La vieille dame confia à Marie-Marguerite qu'elle priait Saint-Antoine depuis trois ans afin que son fils trouve une bonne femme. Faut croire que ce n'était pas sa spécialité car il avait pris son temps. Confidence pour confidence, Marie-Marguerite lui révéla que le manchon de fourrures qu'elle portait avait été confectionné par son époux et que ce dernier avait pris des mois à la fabriquer. Les deux dames se mirent à rire de bon cœur.

Au printemps 1878, Jos Fecteau fut nommé inspecteur des chemins pour la paroisse Saint-Adrien. Il parcourut tous les rangs de la paroisse notant au passage les réparations à y faire. Eh! oui, Jos savait écrire maintenant. Depuis deux ans, en compagnie de Marie-Marguerite et de leurs amis Onésime Gilbert et son épouse Adéline Hébert, il prenait des cours du soir à l'école du village. C'était en même temps une soirée récréative, une sortie de couple.

Après sa nomination, Jos réunit quelques hommes chez lui. Il leur présenta ses notes et leur proposa de faire partie de son équipe. Jos avait choisi un homme qui serait responsable dans chacun des rangs

de la paroisse. Ces derniers avaient pour mission de surveiller et de réparer chacun le chemin de leur rang. Ils informaient Jos de l'entretien et des réparations à y faire. Jos fit baliser chaque rang avec des têtes d'épinettes. Ainsi l'hiver venu, ce serait plus facile de suivre le chemin. Certains furent mécontents du résultat affirmant que c'était laid dans le paysage. Jos en rit de bon cœur et tous attendirent la saison froide. Tous durent admettre qu'il avait raison car en dépit des fortes chutes de neige, aucun cultivateur n'eut d'accident. Par la suite, on prit le soin de se fier aux recommandations de Jos.

À part l'hiver, le plus gros de l'ouvrage concernant les chemins, s'effectuait au printemps quand il fallait égaliser les ornières et remplir les trous de roches. Une année, Jos dut réparer un pont en remplaçant les planches pourries et en solidifiant les traverses. Même s'il était parfois épuisant, Jos aimait bien ce travail et dans la paroisse, il était reconnu pour être un bon travailleur. Oh, il y avait bien les *critiqueux* qui trouvaient toujours quelque chose à redire, mais en général ces gens-là ne faisaient jamais grand chose et tout le monde de la paroisse les connaissait. Aussi Jos ne leur accorda aucune importance.

Un jour, Jos fit une mauvaise chute et se foula violemment la cheville. Comme il dut être au repos, c'est son fils Honoré qui s'offrit pour le remplacer. Âgé de 21 ans, il avait aidé son père depuis sa nomination d'inspecteur et savait très bien quoi faire et comment le faire. Jos trouvait que son fils, si fort en gueule, était bien silencieux depuis quelque temps. Il profita donc d'une soirée où Honoré faisait son rapport concernant la réparation d'un ponceau pour lui demander ce qui le chicotait.

À sa grande surprise, Jos apprit que son fils aimait une jeune fille de Beauport. Ce dernier lui expliqua qu'il l'avait rencontrée alors qu'elle était de passage chez son oncle. Ils s'étaient si bien entendus qu'ils avaient mis sur pied un système de courrier clandestin. À Beauport, la jeune fille se rendait régulièrement au marché et rapportait le courrier à sa famille. Ainsi personne ne soupçonnait qu'elle recevait des lettres. À Saint-Adrien, la postière qui aimait bien Honoré, mettait son courrier à part et ce dernier passait de temps à autre pour le prendre. C'est ainsi que de part et d'autre, au fil des mois, leur relation épistolaire se transforma en relation amoureuse. Mais voilà,

la semaine auparavant, le père de la jeune fille avait découvert le pot aux roses en allant chercher le courrier plus tôt. Pour lui, c'était inacceptable d'agir ainsi et il exigea que sa fille arrête ça immédiatement. Il supervisa Élisabeth lorsqu'elle écrivit sa dernière lettre à Honoré en lui expliquant la situation. Voilà pourquoi Honoré était devenu si songeur, cherchant un moyen de revoir sa belle.

Jos écouta le récit en silence puis il eut une idée brillante pour résoudre le problème de son fils. Depuis longtemps, il voulait offrir un cadeau à son épouse qui sorte de l'ordinaire. Il décida donc de l'amener voir la grande ville de Québec. Il confia la ferme à son fils Jos qui demeurerait tout près et demanda à Honoré de les conduire. En passant, ils feraient un arrêt dans la Beauce pour saluer la parenté. Pour Jos et Marie-Marguerite, c'était le voyage de toute une vie. Pour Honoré, c'était la chance de revoir Élisabeth.

Ce voyage se déroula dans l'agrément et le moment tant attendu pour Honoré arriva enfin. Le cœur battant la chamade, il se présenta, accompagné de ses parents, chez Monsieur Lortie. Au début, l'atmosphère était froide mais en peu de temps, les pères se sont découvert de la parenté commune en Beauce et la glace fut cassée. Soulagées, les deux mères ont fraternisé rapidement. Pendant ce temps, Élisabeth et Honoré vivaient sur leur nuage. La famille Fecteau fut invitée à souper et à coucher. Pendant la soirée, les deux fautifs expliquèrent leur méfait. Élisabeth, comédienne-née, mimait si bien les « va et vient » à la poste que tout le monde avait les larmes aux yeux. De son côté, Honoré avoua qu'il avait donné à la postière du village plusieurs tartes au sucre de sa mère en retour du service rendu. Marie-Marguerite venait de résoudre le mystère des tartes perdues.

Puis vint le moment solennel où Honoré fit sa grande demande. Les deux pères bien que joyeux à cause du petit remontant, mirent les cartes sur table. Jos s'engagea à établir son fils Honoré sur une terre et François Lortie, s'engagea à payer en entier la noce de sa fille et son installation à la ferme. Un dernier petit verre scella l'entente. Le lendemain matin, après un copieux petit déjeuner, la famille Fecteau prit le chemin du retour.

Pendant la tournée des chemins, Jos père avait repéré une ferme à vendre. Au retour de son voyage, accompagné d'Honoré, Jos se rendit chez le vendeur pour voir l'état des bâtiments. Bien qu'il y ait quelques réparations à y faire, l'ensemble du lot correspondait aux espoirs d'Honoré. Une entente fut conclue rapidement, le fermier ayant baissé son prix compte tenu de ces réparations.

Jos fils et Napoléon (âgé de 17 ans), aidèrent leur frère Honoré à effectuer les réparations des bâtiments pendant que les dames entreprenaient le grand ménage de la maison. De son côté, Élisabeth préparait son trousseau à l'aide de sa mère et de ses sœurs. Comme la famille Lortie venait célébrer Noël à Saint-Ferdinand chez de la parenté du côté de la mère, ils en profitèrent pour venir saluer les Fecteau. Honoré profita de cette visite pour montrer à ses futurs beaux-parents sa nouvelle ferme.

Seule Élisabeth dut rester à la maison car selon une croyance de l'époque, ça portait malheur qu'une future mariée entre dans la maison de son futur époux avant le mariage. Elle prit donc son mal en patience et montra son trousseau à sa belle-famille. Marie-Marguerite l'assura qu'il serait transporté dans leur maison avant le mariage. Élisabeth, était très habile de ses mains. Elle avait brodé ses taies d'oreillers, ses draps, ses nappes et ses tabliers. Elle avait également cousu de magnifiques rideaux et venait de terminer avec l'aide de sa mère, une courteline aux motifs des plus colorés. Élisabeth reçut de nombreuses félicitations pour le travail accompli. Au retour de la visite, ses parents affirmèrent qu'elle serait très bien établi ce qui augmenta la curiosité d'Élisabeth. Elle eut beau questionner sa mère, cette dernière restait muette. Elle transporta son impatience sur la vaisselle et faillit faire de gros dégâts.

L'année 1879 commença en force avec tempêtes par dessus tempêtes. L'entretien des chemins se révéla des plus difficiles et plusieurs rouspétèrent. Puis, au début février, le grésil se mit à tomber deux jours de suite. Les paysages étaient féeriques car tout était givré. Les arbres ployaient sous la pesanteur et les glaçons qui pendaient depuis le bord des bâtiments, atteignirent des longueurs inégales, de vrais stalactites des cavernes.

Le jour du mariage, un peu craintive, Élisabeth jeta un coup d'œil à l'extérieur. Le soleil se levait et le ciel était clair. Par chance, elle avait suspendu le chapelet de sa mère sur la corde à linge, implorant le ciel d'être clément. Toute sa famille était arrivée la veille de Beauport et avait élu domicile chez un cousin de sa mère à Saint-Ferdinand.

De son côté, Honoré s'était levé tôt, avait aidé son père aux bâtiments et rentré le bois pour sa mère. Il ne pouvait pas déjeuner, voulant communier à son mariage. Il fit ce qu'il appelait « sa grande toilette » de la tête aux pieds et revêtit son bel habit de noce. Son frère Napoléon fit chauffer des briques et les installa dans les deux carrioles. La famille y prit place et tout le monde prit le chemin de Saint-Ferdinand.

En cette belle journée du 17 février 1879, Honoré Fecteau, fils de Jos Fecteau et de Marie-Marguerite Ferland et Aurélie Élisabeth Lortie, fille de François Lortie et Christine Rochette, unirent leur vie par les liens du mariage. Le père François invita toute la parenté chez le cousin de sa femme qui avait accepté de préparer la noce. Ce cousin qui possédait une grande maison, n'avait pas d'enfant et ce fut pour lui, une grande joie de préparer cette noce.

La cuisine et le salon étaient décorés de rubans et de fleurs en papiers. Le gâteau de noces avait été préparé par une voisine qui avait un talent fou en pâtisserie. Les invités firent bombance et la boisson coula à flots. Par chance, Ti-Jean le violoneux et Ti-Bert l'accordéoniste auxquels se joignirent Paulo et sa musique à bouche et Todorre et ses cuillères de bois, firent danser toute la parenté. Afin que les créatures puissent se rafraîchir, chacun y alla de son histoire ou de son anecdote. Puis, ce fut le concours de giges et les sets carrés. Épuisé mais ravi, chacun se prépara à retourner chez lui. Jos invita la famille Lortie à dîner le lendemain et leur fille Élisabeth leur fit promettre d'aller la voir dans son nouveau chez-soi. Ce fut une ben belle journée aux dires de Jos !

Le mois suivant, plusieurs rumeurs courraient dans le village de Saint-Adrien d'Irlande à l'effet que le chemin de fer passerait dans le coin. Chacun avançait sa théorie et des pressions se faisaient sur les élus afin que le tracé puisse passer par leur village. À cette époque, Charles King, riche commerçant de bois, avait fait l'acquisition de

plusieurs terrains dans le canton de Thetford. De plus, M. King siégeait sur le conseil d'administration du « Quebec Central Railway » au moment où les travaux débutaient pour la construction de la voie ferrée. Le chemin de fer, en traversant ses terres, haussait la valeur de celles-ci et lui permettait d'acheminer son bois vers le port de Québec. Enfin, avec la découverte du chrysotile, le chemin de fer serait vital pour le transport de l'amiante vers Québec et de là vers l'Europe. Aussi, ce n'est pas surprenant que le tracé se soit enligné vers le futur Kingsville au lieu de Saint-Adrien. C'est ainsi que la voie ferrée fit son entrée près des mines en 1879 (tronçon de 13 kilomètres et demi environ de Black Lake à Robertson).

Le 21 avril 1879, Jos Roy et Geneviève Beaudoin, demandèrent à Jos et Marie Fecteau d'être le parrain et la marraine de leur fils François-Xavier Napoléon. C'est avec joie qu'ils acceptèrent cet honneur que leur faisaient leurs amis. Pour la circonstance, Jos apporta une main de tabac en cadeau et Marie remit un gilet et un bonnet tricoté en laine jaune.

Au fil des mois, la température se réchauffa, le printemps se montra le bout du nez et rapidement fit place à l'été. Tous les paroissiens de Saint-Adrien d'Irlande firent une grande fête le 5 juillet. La visite pastorale de l'évêque, Mgr Elzéar-Alexandre Taschereau, était tout un événement dans cette petite localité. En grande pompe, Monseigneur bénit la nouvelle église, confirma une centaine d'enfants et surtout, il promit à l'assemblée de leur nommer un curé pour l'automne. La paroisse possédait une église de 75 sur 50 pieds en bois avec un solage en pierres, un presbytère de 35 sur 30 pieds et un cimetière de 75 sur 50 pieds qui fut aménagé entre l'église et le chemin. Cependant, il n'y avait ni sacristie, ni salle paroissiale.

Monseigneur Taschereau tint sa promesse car dès le 9 septembre suivant, il nomma l'abbé Jos-Alphonse d'Auteuil, curé de la paroisse Saint-Adrien d'Irlande. S'étant occupé de la mission depuis deux ans, l'abbé d'Auteuil était connu, apprécié et respecté des paroissiens. Peu exigeant pour lui-même, connaissant la pauvreté de ses ouailles, il fit de durs sacrifices pour prendre soin de son nouveau troupeau.

À l'automne 1880, un homme du gouvernement fit le tour de la paroisse pour effectuer le recensement qui serait en vigueur l'année

suivante. Jos Fecteau dit avoir 59 ans, et sa femme Marie 58 ans. Il ne restait que trois enfants sous le toit paternel : Napoléon 19 ans, Delvina 17 ans et Marie (Florida) 15 ans. La sœur de Jos, Marie (sourde-muette) était âgée de 60 ans. Il fut mentionné que Jos Fecteau et Marie Ferland fréquentaient l'école. En lisant le recensement intégralement, j'ai découvert que son ami Onésime Gilbert et son épouse Adéline Hébert y allaient également.

Tout comme les autres paroissiens, Jos avait bien entendu parler de l'effervescence causée par cette pierre verte qu'il avait vue sur les terres de Monsieur Ward. Il connaissait même quelques détails du procès. Le soir en fumant une pipée avec des voisins ou lors de ses visites au magasin général, les gens ne parlaient que de ça. Jos écoutait poliment sans vraiment y accorder de l'importance. Dans sa tête, le terrain appartenait à M. Ward et ce qu'il en faisait, ne regardait que lui. Sa vie de cultivateur ne changea guère contrairement à d'autres qui avaient commencé à travailler dans les exploitations minières.

Plusieurs mines virent le jour en peu de temps, ce qui attira une nombreuse main d'œuvre en provenance de la Beauce, de Lotbinière et de toutes les paroisses environnantes. Un noyau de population s'était formé près de la mine Johnson, qu'on appellera plus tard « Saint-Maurice ». Pour l'instant, cette agglomération en croissance constante se nommait « Mission St-Alphonse » et c'est l'abbé D'Auteuil qui en reçut la responsabilité. Cette tâche fut d'autant plus difficile que les chemins étaient souvent impraticables.

Le 7 avril 1881, Jos Fecteau et Marie Ferland furent les parrain et marraine de leur petite fille, Marie Élisabeth Clara, fille de leur fils Honoré et de son épouse Élisabeth Lortie. Pour la circonstance, c'est Marie-Florida qui mena l'enfant au baptême. C'est d'ailleurs elle qui resta auprès d'Élisabeth pour le temps des relevailles. La petite Clara devint rapidement l'objet de tous ses soins et pas une journée ne passait sans qu'elle ne lui chante une berceuse ou qu'elle ne lui raconte une histoire. Honoré se moquait d'elle lui rappelant que sa fille n'était qu'un bébé et qu'elle dormait plus souvent qu'elle écoutait. Peu importe, Marie-Florida poursuivait son histoire sachant bien au fond d'elle que la petite comprenait.



L'été 1881 fut très mauvaise pour les récoltes. Une grande sécheresse sévissait depuis plusieurs semaines. Marie-Marguerite passait une partie de ses journées à arroser son potager et ses arbres fruitiers. Jos fit une maigre récolte de foin et de graminées. Le travail se faisant moins pressant, plusieurs cultivateurs en profitèrent pour ouvrir de nouvelles clairières et nettoyer leur terre du bois mort. Ici et là, de petits feux furent allumés. Malheureusement, le vent se leva rapidement, il prit de la force en peu de temps et les petits feux devinrent incontrôlables. Les herbes sèches tout autour contribuèrent à propager le feu.

Jos fils, Honoré, Napoléon et leur père Jos, furent demandés à la mission Saint-Alphonse pour aider les gens à éteindre l'incendie. Apportant pelles, seaux et des tonneaux d'eau fraîche puisée dans le puits pour abreuver hommes et bêtes, ils se rendirent rapidement sur les lieux avec d'autres hommes de la paroisse. À leur arrivée, deux maisons avaient déjà brûlé et les gens courraient en tout sens. Jos installa Ti-Gus et la charrette un peu à l'écart de l'incendie, le vent dans le dos, sous un énorme érable et s'empessa de rejoindre les autres.

Certains retournaient la terre pour former un pare-feu et d'autres arrosaient les maisons. La chaleur était intense et la fumée très dense. Jos et Honoré aidèrent les hommes à mettre les animaux en sécurité. Jos fils rassembla les femmes et les enfants et les conduisit près de leur charrette. Il les abreuva et les installa le plus confortablement possible. Certaines pleuraient d'avoir tout perdu pendant que d'autres priaient le ciel de les épargner. Le vent forçait à tel point que l'incendie se rabattit sur toutes les maisons de la mission. Comme la majorité d'entre elles étaient construites en bois, elles ne résistèrent pas au feu intense. Jos père envoya Napoléon chercher de la nourriture et des couvertures. Les femmes plus jeunes puisaient de l'eau à la rivière et faisaient la chaîne pour alimenter les hommes durant leur combat.

Alertées par Napoléon, plusieurs familles de Saint-Adrien, rassemblèrent des vivres et vinrent s'occuper du ravitaillement des familles et des travailleurs. Il y avait un incessant va et vient entre Saint-Adrien et la Mission Saint-Alphonse. Marie-Marguerite s'occupait avec Delvina et Florida des personnes incommodées par la fumée ou

ayant subi de légères brûlures et des accidentés ayant reçu des morceaux de bois ou d'autres objets en essayant de sauver quelques biens.

L'abbé d'Auteuil arriva sur les lieux et se rendit compte de l'ampleur du désastre. Il s'approcha des dernières maisons encore debout, fit une prière et les aspergea d'eau bénite. Puis, il se rendit réconforter les femmes et les blessés, leur recommanda de réciter le chapelet et retourna aider les hommes. Au fil des heures, progressivement le vent tomba et les hommes vinrent à bout de l'incendie. Sur les trente maisons existantes, il n'en restait que deux, celles aspergées d'eau bénite. Cette nuit-là, plusieurs familles de Saint-Adrien ramenèrent chez eux des gens éprouvés par l'incendie. Les animaux furent abreuvés et les hommes se divisèrent en petits groupes pour faire le guet pendant la nuit.

Dans les semaines qui suivirent, tout le monde se mit au travail et à la fin de l'automne, les maisons étaient reconstruites. L'abbé d'Auteuil fit une collecte d'objets et de nourriture dans la paroisse et invita les curés des alentours à faire la même chose chez eux. En peu de temps, les familles se divisèrent les produits de la quête et reprirent courage. Ce grand feu restera gravé à jamais dans la mémoire des gens. Il n'y eut aucun décès lors de cet incendie ni aucune perte d'animaux. Des amitiés solides se formèrent et quelques amourettes y prirent même naissance.

Obéline qui demeurait à Sainte-Agathe de Lotbinière depuis six ans déjà, invita sa jeune sœur Marie-Delvina à venir séjourner chez elle. Cette dernière avait besoin de changement et sa mère Marie-Marguerite, trouva que l'idée était très bonne. C'est ainsi que par un beau dimanche de juin, Marie-Delvina prit le chemin de Sainte-Agathe. Les voisins d'Obéline étaient André Lacasse et Scholastique Boulanger. À peine quatre jours après son arrivée, Marie-Delvina qui était au jardin, entendit appeler « au secours ». Elle se dirigea en courant vers le lieu d'où elle entendait l'appel. C'est alors qu'elle fit connaissance avec M<sup>me</sup> Lacasse qui était étendue par terre.

« Vous êtes blessée Madame ? »

« Je suis contente de vous voir, ça fait une heure que je crie à tout vent. Je suis tombée et je ne peux me relever ».

Marie-Delvina vit alors la cheville enflée de la voisine avec une coloration bleutée qui se répandait autour du pied.

« J'ai bien peur que ce soit une fracture, il ne faut pas bouger , je vais chercher du secours ».

« Fais vite la jeune car je souffre le martyr ».

À ces mots, Marie-Delvina prit ses jambes à son cou et revint à la ferme toute essoufflée. Elle vit son beau-frère, Léon Laflamme, qui rapportait des bûches à la maison. Elle lui expliqua rapidement ce qui se passait et Léon lui demanda de retourner près de la blessée pendant qu'il allait chercher le médecin. Une fois de plus, Marie-Delvina refit le chemin en sens inverse et demanda à la dame de prendre son mal en patience. Elle prit son tablier, le mouilla d'eau fraîche et en fit une compresse qu'elle déposa sur la cheville de la voisine, ce qui apporta un peu de bien-être. Doucement, elle détacha les lacets du soulier et le retira. Elle fit de même avec le bas. Puis, elle se mit du côté du soleil ce qui apporta un peu de fraîcheur à la voisine. Elle se présenta et fit la conversation jusqu'à l'arrivée du médecin. Ce dernier confirma la fracture de M<sup>me</sup> Lacasse et lui donna les premiers soins.

Pour la remercier de ses bons soins, Marie-Delvina fut invitée à souper chez les Lacasse. C'est ainsi qu'elle fit la connaissance de leur fils Jos. Tout au long de l'été les deux jeunes eurent de nombreuses occasions de se côtoyer. À l'automne, Marie-Delvina revint chez elle le cœur lourd. Cependant, elle n'eut pas long à attendre avant de recevoir la visite de son amoureux. Jos et Marie-Marguerite comprirent rapidement le sérieux de leur relation. Pendant tout l'hiver, Marie-Delvina prépara son coffre d'espérance. Pendant l'été, elle aida sa famille pour les foins, le potager et les confitures.

Le 25 septembre 1882, Marie-Delvina épousait à la paroisse Saint-Adrien d'Irlande, Jos Lacasse, fils d'André Lacasse et Scholastique Boulanger. Les deux familles se réunirent chez Jos Fecteau pour célébrer la noce. Après le souper, Marie-Delvina repartit à Sainte-Agathe de Lotbinière où l'attendait sa nouvelle vie. Sa sœur Obéline fut des plus heureuses d'avoir un membre de sa famille près de chez elle.

Pendant les préparatifs du mariage de Marie-Delvina, la famille Fecteau ne s'était pas aperçu que leur fils Napoléon allait souvent au village. En effet, Napoléon avait de son côté butiné une jolie fleur en la personne de Marie Guérin. C'est donc par un beau dimanche d'octobre qu'il présenta sa douce à sa famille. Marie-Marguerite comprit rapidement en voyant la jeune fille que la noce ne devait pas trop retarder. Franche de nature, elle amena le sujet sur la table avec délicatesse. Les jeunes tourtereaux avouèrent être allés trop loin. Napoléon affirma qu'il prendrait ses responsabilités et qu'il épouserait la jeune fille.

Pendant les fêtes, les deux familles se rencontrèrent et préparèrent la noce. Il fut entendu que la jeune fille viendrait rester avec la famille Fecteau. C'est donc le 29 janvier 1883 que Napoléon devint officiellement l'époux de Marie Guérin, fille de Pierre Guérin et Adeline Morin. Malheureusement, un mois après les noces, Marie Guérin fit une fausse couche. Heureusement, Napoléon put se reprendre et la famille grossit rapidement.

Le 11 octobre suivant, Jos Fecteau et Marie Ferland, furent les parrain et marraine de leur petit-fils Jos Louis, fils de Marie-Delvina et Jos Lacasse. Dès le 18 mai suivant (1884), ils furent les parrain et marraine de leur petite-fille Marie-Célina, fille de leur fils Napoléon et Marie Guérin. La famille ne cessait de s'agrandir.

Il ne restait plus à la maison que Marie-Florida qui semblait ne pas vouloir se marier. Jos l'appelait son bâton de vieillesse ce qui faisait rire la jeune fille. Elle eut bien quelques prétendants mais rien de sérieux. Marie-Florida se trouvait bien à la maison et à date les garçons qu'elle avait rencontré ne trouvait jamais grâce à ses yeux.

Les années passèrent au gré des saisons, apportant son lot de bonheur et de malheur. À l'hiver 1888, lors d'une de ses randonnées de trappe, Jos Fecteau prit froid et attrapa une méchante pneumonie. Il avait perdu l'appétit et ne réussissait pas à reprendre le dessus. Son fils Napoléon prit les rênes de la ferme en main voyant son père décliner. Jos allait bien de temps à autre avec ses fidèles amis Onésime Gilbert et Jos Roy, faire de courtes randonnées en forêt, mais il revenait épuisé, incapable de travailler.

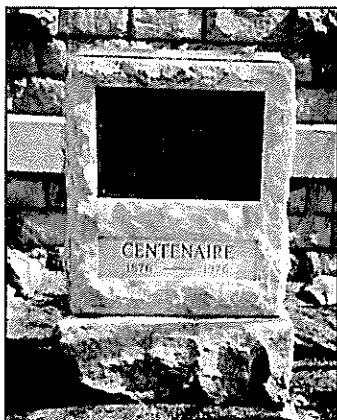
Pendant plusieurs mois, Marie-Marguerite vit Jos se battre contre la maladie sans aucune amélioration. La dernière semaine avant sa mort, Jos ne quitta plus son lit. Tous ses enfants et ses petits-enfants vinrent le voir une dernière fois. Jos Fecteau partit comme il était venu, pendant la nuit dans les bras de sa femme bien-aimée. Avant de fermer les yeux pour la dernière fois, dans un dernier souffle il dit « Marie, je t'aime ». Dans la nuit du 16 juin 1889, Jos Fecteau partit pour son dernier voyage. Il n'avait que 66 ans et 7 mois. Ses deux fils, Honoré et Napoléon, servirent de témoins lors de son inhumation.

Marie-Marguerite inscrivit le décès de son mari dans son carnet puis remit celui-ci à sa fille, lui recommandant de le conserver précieusement. Quatre ans plus tard, Marie-Marguerite Ferland ira rejoindre Jos Fecteau, le 17 juin 1893 à l'âge de 72 ans. Sa fille inscrivit le décès de sa mère dans le carnet se rendant compte que c'était la dernière page.

L'histoire a retenu le nom de cet homme. Jos Fecteau dormira du sommeil du juste sans jamais savoir qu'il fut un découvreur et ne jouira jamais de cette découverte accidentelle. Ses amis, Onésime Gilbert avec ses fils Jos et Gédéon, ainsi que Jos Roy, à ce jour, ne sont toujours pas reconnus comme des découvreurs.

**Tel fut le destin de Jos Fecteau !**

## Notes complémentaires



Source : CART - Fonds Société de  
généalogie et d'histoire de la région  
de Thetford Mines

La Ville de Thetford Mines a fait ériger un monument commémoratif à la mémoire de Joseph Fecteau qui se retrouve à l'avant de l'hôtel de ville.

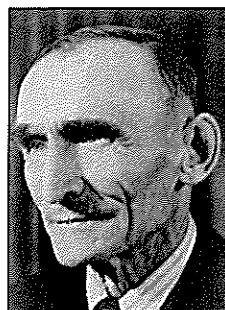
On retrouve sur la plaque la mention suivante :

***Reconnaissance à Joseph Fecteau pour  
avoir trouvé la première roche d'amiante  
dans la région de Thetford Mines en juillet  
1876***

***Le Conseil municipal de la Cité  
Son honneur le maire Arthur Ouellet***

**Inauguré le 22 mars 1953**

Joseph Gilbert, qui avait déménagé à Dolbeau, écrivit une lettre à Monsieur Roy de l'Action Catholique, en date du 1<sup>er</sup> décembre 1955, en y mentionnant sa version des faits concernant la découverte de l'amiante. Âgé de 87 ans, Joseph Gilbert n'avait qu'un but en écrivant cette lettre, celui de faire éclater la vérité. Il ne demandait qu'une chose en retour, que tout le monde reconnaisse cette vérité. Âgé de 8 ans à l'époque de la découverte, Joseph Gilbert était le dernier témoin vivant de cette découverte. Décédé depuis, c'est à nous que revient la responsabilité de remplir ce mandat.



Joseph Gilbert  
Source : CART - Fonds  
Galerie de nos ancêtres de  
l'or blanc

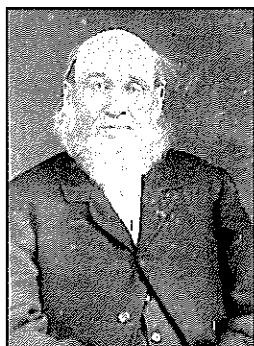


Angéline Gilbert

Source : CART - Fonds Société de  
généalogie et d'histoire de la  
région de Thetford Mines

En 1995, Madame Angéline Gilbert, fille aînée de Joseph Gilbert, âgée de 104 ans, acceptait de nous accorder une entrevue. Dotée d'une mémoire phénoménale, M<sup>me</sup> Gilbert nous a raconté ses souvenirs relatifs à cette fameuse journée du mois d'août 1876. Tout venait confirmer l'histoire. De plus, elle nous a mentionné la colère de son père à chaque fois que le sujet venait sur le tapis car on ne parlait que de Jos Fecteau.

Monsieur Paul Vachon, dans une entrevue réalisée avec des descendants de Joseph Roy, ceux-ci lui ont raconté que Joseph Roy était en colère car on ne parlait que de Jos Fecteau. D'ailleurs, Joseph Roy en est venu à refuser de parler de cette histoire tant à la maison que partout ailleurs.



Joseph Roy

Source : CART - Fonds  
Société de généalogie et  
d'histoire de la région de

Pourquoi ces descendants de deux découvreurs différents, auraient-ils raconté une fausse version de l'histoire ?

Comme l'écrit si bien monsieur Paul Vachon : « À qui revient l'honneur de la découverte de l'amiante ? À ceux qui étaient sur les lieux ? À celui qui a donné la pierre à quelqu'un d'autre ? À celui qui a su en tirer profit ? » .

Personnellement, je suis assurée que la découverte de l'amiante fut collective. Tout comme ses amis, Jos Fecteau fut l'un des découvreurs de l'amiante. J'écris ce volume pour lui rendre hommage.

**Ces cinq pionniers ont grandement contribué à la naissance de notre ville. Alors qu'attendons-nous pour les faire sortir de l'ombre ?**

Bonne Lecture !

Ghislaine Gervais



Le destin de Jos



054099

